



MISSION 1
**100 JOURS
EN ENFER**

CHAPITRES 1 À 10
CE TIRAGE PRÉLIMINAIRE EXCLUSIF VOUS A ÉTÉ OFFERT PAR

Tirage éditorial préliminaire. Ne peut être vendu. Tirage limité à 4000 exemplaires.

WWW.CHERUBCAMPUS.FR

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *The Recruit*

© Robert Muchamore 2004 pour le texte.

© Casterman 2007 pour l'édition française

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible

des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Robert Muchamore



MISSION 1

100 JOURS EN ENFER

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman

1. Un simple accident

James Choke détestait les cours de chimie. Avant d'entrer au collège, il s'imaginait que cette discipline consistait à manier des tubes à essai afin de provoquer des jets de gaz et des gerbes d'étincelles. En réalité, il passait chaque leçon, assis sur un tabouret, à recopier les formules que Miss Voolt gribouillait sur le tableau noir, quarante ans après l'invention de la photocopieuse.

C'était l'avant-dernier cours de la journée. Dehors, la pluie tombait et le jour commençait à décliner. James somnolait. Le laboratoire était surchauffé, et il avait passé une grande partie de la nuit précédente à jouer à *Grand Theft Auto*.

Samantha Jennings était assise à ses côtés. Les professeurs adoraient son caractère volontaire, son uniforme impeccable et ses ongles vernis. Elle prenait ses notes avec trois stylos de couleurs différentes et couvrait ses cahiers pour les garder en bon état. Mais dès qu'ils avaient le dos tourné, elle se comportait comme une vraie peau de vache. James la haïssait. Elle ne cessait de se moquer ouvertement de l'aspect physique de sa mère.

— La mère de James est si grosse qu'elle doit beurrer les bords de sa baignoire pour ne pas rester coincée.

Les filles de sa bande éclatèrent de rire, comme à leur habitude.

À la vérité, la mère de James était énorme. Elle commandait ses vêtements dans un catalogue de vente à distance réservé aux personnes souffrant d'obésité. Faire les courses en sa compagnie était un véritable cauchemar. Les gens la montraient du doigt, ou la dévisageaient avec insistance. Les enfants imitaient sa démarche

maladroite. James l'aimait, mais il s'arrangeait toujours pour trouver un moyen de ne pas se montrer en sa compagnie.

— Hier, j'ai fait un footing de huit kilomètres, dit Samantha. Deux fois le tour de la mère de James.

Ce dernier leva la tête de son cahier d'exercices et plongea ses yeux bleus dans ceux de la jeune fille.

— Cette vanne est à crever de rire, Samantha. Encore plus drôle que les trois premières fois où tu nous l'as servie.

James était l'un des élèves les plus bagarreurs du collège. Si un garçon s'était permis de dire quoi que ce soit sur sa mère, il lui aurait flanqué une dérouillée mémorable. Mais comment devait-il réagir devant une fille ? Il prit la décision de s'asseoir aussi loin que possible de cette vipère dès le cours suivant.

— Essaie de te mettre à notre place, James. Ta mère est un monstre.

James était à bout de nerfs. Il se dressa d'un bond, si brutalement qu'il renversa son tabouret.

— C'est quoi ton problème, Samantha ? cria-t-il.

Un silence pesant régnait dans le laboratoire. Tous les regards étaient braqués sur lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, James ? demanda Samantha, tout sourire. Tu as perdu ton sens de l'humour ?

— Monsieur Choke, veuillez vous rasseoir et vous remettre au travail immédiatement, ordonna Miss Voolt.

— Si tu ajoutes quoi que ce soit, Samantha, je te...

James n'avait jamais brillé par sa répartie.

— ... je te jure que je...

Un gloussement stupide jaillit de la gorge de la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu vas faire, James ? Rentrer à la maison pour faire un gros câlin à maman baleine ?

James voulait voir ce sourire stupide disparaître du visage de Samantha. Il la saisit par le col, la souleva de son tabouret, la plaqua face contre le mur puis la fit pivoter pour lui dire droit dans les yeux ce qu'il pensait de son attitude. Alors, il se figea. Un flot

de sang ruisselait sur le visage de la jeune fille, jaillissant d'une longue coupure à la joue. Puis il aperçut le clou rouillé qui dépassait du mur.

Terrorisé, il fit un pas en arrière. Samantha porta une main à sa joue, puis se mit à hurler à pleins poumons.

— James Choke ! s'exclama Miss Voolt. Cette fois, tu as été trop loin !

Les élèves présents dans la salle murmurèrent. James n'eut pas le courage d'affronter l'acte qu'il venait de commettre. Personne ne croirait qu'il s'agissait d'un accident. Il se précipita vers la porte.

Miss Voolt le retint par le bras.

— Eh, où vas-tu, comme ça ?

— Poussez-vous ! cria James en lui administrant un violent coup d'épaule.

Stupéfaite et choquée, la femme chancela vers l'arrière en battant vainement des bras.

James détala dans le couloir. Les grilles du collège étaient closes. Il les franchit d'un bond et quitta l'établissement par le parking des professeurs.



Il marchait sous la bruine comme un automate. Sa colère avait peu à peu cédé la place à l'anxiété. Jamais il ne s'était fourré dans une situation aussi dramatique.

Son douzième anniversaire approchait, et il se demandait s'il vivrait assez longtemps pour le célébrer. Il allait être exclu du collège, car ce qu'il avait commis était impardonnable. En outre, il était certain que sa mère allait l'étrangler.

Lorsqu'il atteignit le petit parc de jeux situé près de chez lui, il sentit la nausée le gagner. Il consulta sa montre. Il était trop tôt pour rentrer à la maison sans risque d'éveiller les soupçons. Il n'avait pas un sou en poche pour s'offrir un coca à l'épicerie du

coin. Il n'avait d'autre solution que de se réfugier dans le parc et se mettre à l'abri sous le tunnel en béton.

Celui-ci était plus étroit que dans ses souvenirs. Les parois étaient recouvertes de tags, et il exhalait une révoltante odeur d'urine canine. James s'en moquait. Il avait le sentiment de mériter ce séjour dans une cachette glacée et malodorante. Il frotta ses mains pour les réchauffer. Alors, des images du passé lui revinrent en mémoire.

Il revit le visage de sa mère, mince, éclairé d'un sourire, apparaissant à l'extrémité du tunnel. *Je vais te manger, James*, grondait-elle. Les mots résonnaient sous la voûte de béton. C'était chouette.

— Je ne suis qu'un pauvre minable, murmura James.

Ses paroles résonnèrent en écho. Il remonta la fermeture Éclair de son blouson et y enfouit son visage.

Une heure plus tard, James parvint à la conclusion que deux possibilités s'offraient à lui : il devait se résoudre à croupir dans ce tunnel jusqu'à la fin de ses jours, ou rentrer à la maison pour affronter la fureur de sa mère.



Dans le vestibule, il jeta un œil au téléphone posé sur la tablette.

12 appels en absence

À l'évidence, le directeur de l'école s'était acharné à joindre sa mère. James se félicita qu'il n'y soit pas parvenu, mais il se demandait pourquoi elle n'avait pas décroché. Puis il remarqua la veste de l'oncle Ron suspendue au portemanteau.

Ce type avait surgi dans sa vie alors qu'il n'était encore qu'un bébé. C'était un véritable boulet qui fumait, buvait et ne quittait la maison que pour picoler au pub. Il avait eu un job, une fois, mais s'était fait virer au bout de deux semaines.

Si James avait toujours su que Ron était un bon à rien, sa mère avait mis du temps à en prendre conscience et à se résoudre à le mettre à la porte. Hélas, il avait eu le temps de l'épouser et de lui faire un enfant. Pour quelque raison étrange, elle conservait de l'affection pour lui et n'avait jamais demandé le divorce. Ron se pointait une fois par semaine, sous prétexte de voir sa fille Lauren. En réalité, il faisait son apparition lorsqu'elle se trouvait à l'école, dans le seul but de soutirer quelques billets.

Sa mère, Gwen, était affalée sur le sofa du salon. Ses pieds étaient posés sur un tabouret. Elle portait un bandage à la cheville gauche. Ron, lui, était avachi dans un fauteuil, les talons sur la table basse, les orteils saillant de ses chaussettes trouées. Ils étaient tous deux ivres morts.

— Maman, tu sais bien que tu n'as pas le droit de boire, avec ton traitement, protesta James, oubliant aussitôt tous ses problèmes.

Ron se redressa péniblement en tirant sur sa cigarette.

— Salut, mon petit, dit-il en exhibant ses dents déchaussées. Papa est de retour à la maison,

James et Ron se jaugèrent en silence.

— Tu n'es pas mon père.

— Exact, fiston. Ton père a pris ses cliques et ses claques le jour où il a aperçu ta sale petite face de rat.

James hésita à évoquer devant son beau-père l'incident qui s'était produit au collège, mais sa faute était un poids trop lourd à porter.

— Maman, il m'est arrivé un truc au bahut. C'était un accident.

— Tu as encore mouillé ton pantalon ? ricana Ron.

James resta sourd à cette provocation.

— Écoute, mon chéri, dit Gwen d'une voix pâteuse, nous discuterons de tout ça plus tard. Pour le moment, va chercher ta sœur à l'école. J'ai bu quelques verres de trop et je ne devrais pas conduire dans cet état.

— Maman, c'est vraiment sérieux. Il faut qu'on en parle.

— Fais ce que je te demande, James. J'ai une migraine abominable.

— Lauren est assez grande pour rentrer toute seule.
— Obéis, pour une fois ! aboya Ron. Gwen, si tu veux mon avis, ce petit con a besoin d'un bon coup de pied où je pense.

— Maman, il t'a piqué combien, aujourd'hui ? demanda James d'un ton acide.

Gwen secoua une main devant son visage. Elle détestait ces disputes incessantes.

— Bon sang, est-ce que vous ne pouvez pas passer cinq minutes dans la même pièce sans vous faire la guerre ? James, va voir dans mon porte-monnaie. Achetez-vous quelque chose pour dîner en rentrant. Je n'ai pas envie de cuisiner, ce soir.

— Mais...

— Débarrasse-nous le plancher avant que je perde patience, gronda Ron.

James était impatient d'être de taille à flanquer une raclée à son beau-père et de débarrasser une bonne fois pour toutes sa mère de ce parasite.

Il se retira dans la cuisine et inspecta le contenu du porte-monnaie. Un billet de dix livres aurait largement fait l'affaire, mais il en prit quatre. Ron avait la désagréable habitude de dérober tout l'argent qui passait à sa portée, et il savait qu'il ne serait pas soupçonné. Il fourra les quarante livres dans une poche arrière de son pantalon. Gwen ne se faisait aucune illusion sur les espèces qu'elle laissait traîner. Elle gardait ses économies dans un coffre, à l'étage.

2. Lauren

La plupart des enfants se contentent d'une seule console de jeux. James Choke, lui, possédait toutes les machines disponibles sur le marché, tous les jeux et tous les accessoires imaginables. Un PC, un lecteur MP3, un Nokia, une télé 16/9 et un graveur de DVD. Il n'en prenait aucun soin. Lorsqu'un appareil rendait l'âme, il s'en procurait un autre, tout simplement. Huit paires de Nike. Un skateboard dernier cri. Un vélo à six cents livres. Des centaines de jouets sophistiqués. Quand sa chambre était en désordre, c'était comme si une bombe venait d'exploser dans un magasin *Toys'R'Us*.

Si James possédait tout cela, c'est parce que Gwen Choke vivait d'escroqueries. Depuis son salon, tout en se gavant de pizzas devant les séries télé de l'après-midi, elle dirigeait un réseau de voleurs qui pillaient les grands magasins. Elle ne prenait jamais part à ces méfaits. Elle se contentait de noter des commandes et de communiquer des ordres à ses complices. Elle surveillait ses arrières. Elle se tenait à l'écart des stocks de matériel volé et changeait fréquemment de mobile pour éviter que la police ne trace ses appels.



James n'était pas retourné à l'école primaire depuis la fin du CM2, avant les vacances d'été. Quelques mères de famille bavardaient devant le portail.

— Comment va ta mère ? demanda l'une d'elles.

— Elle cuve, répondit-il d'un ton amer.

Elle venait de le chasser de la maison, et il n'avait aucune envie de la ménager. Les femmes échangèrent des regards entendus.

— Je cherche le dernier *Call of Duty* pour PlayStation 2. Elle peut me trouver ça ?

Il haussa les épaules.

— Évidemment. Cinquante pour cent du prix public, en liquide.

— Tu t'en souviendras ?

— Non. Notez-moi ça sur un bout de papier, avec votre nom et votre numéro de téléphone. Je ferai passer la commande.

Les mères de famille s'exécutèrent en jacassant. Des baskets, des bijoux, des voitures radiocommandées.

— Il me faut ça pour mardi, exigea l'une d'elles.

James n'était pas d'humeur.

— Si vous avez des précisions à apporter, mettez-les par écrit. Je ne peux pas me souvenir de tout.

Lorsque la cloche sonna, un flot d'enfants déferla hors de l'école. Lauren, neuf ans, fut la dernière à quitter l'établissement. Elle était blonde, comme James, mais elle était parvenue à persuader sa mère de la laisser se teindre les cheveux en noir. Elle gardait les mains enfoncées dans les poches de son bomber. Son jean était taché de boue. Elle avait passé l'heure du déjeuner à jouer au football avec les garçons.

Elle ne vivait pas sur la même planète que les autres filles de son âge. Elle ne possédait pas une seule robe. Elle avait passé ses Barbies au micro-ondes à l'âge de cinq ans et, lorsque deux possibilités s'offraient à elle, elle choisissait toujours la troisième.

— Je hais cette vieille chouette, lâcha-t-elle en se plantant devant James.

— Qui ça ?

— Miss Reed. Elle nous a collé une interro de maths. J'ai fini toutes les opérations en deux minutes, mais elle m'a forcée à

rester assise, à me tourner les pouces, en attendant que les autres débiles terminent leurs additions. Elle ne m'a même pas autorisée à aller chercher mon bouquin aux vestiaires.

James se souvint que Miss Reed se comportait de la même manière lorsqu'il était dans sa classe, trois années plus tôt. Elle lui donnait l'impression d'infliger des punitions aux élèves qui se montraient trop brillants.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Lauren.

— Maman est encore bourrée.

— Mais elle n'a pas droit de boire à cause de son opération.

— Je sais. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Et toi, tu n'es pas au collège ?

— Je me suis battu. Ils m'ont renvoyé.

Lauren secoua la tête, mais ne parvint pas à réprimer un sourire.

— Et une bagarre de plus. Ça fait trois ce trimestre, si mes souvenirs sont bons.

James préféra ne pas s'attarder sur le sujet.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. Par quoi je commence ?

Lauren haussa les épaules.

— Je m'en fous. Allez, vide ton sac.

— La mauvaise, c'est que ton père est à la maison. La bonne, c'est que maman m'a filé du fric pour acheter à dîner. Il devrait s'être barré avant notre retour.



Au fast-food, James s'offrit un menu double cheeseburger. Lauren n'avait pas très faim. Elle commanda des oignons frits et un coca, puis s'empara d'une poignée de sachets de ketchup et de mayonnaise. Tandis que son frère engloutissait son dîner, elle les déchira et en vida le contenu sur la table.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda-t-il.

— En fait, répondit-elle, l'air absent, en mélangeant les deux ingrédients avec les doigts, je dois dessiner un *smiley*. Il en va de la survie du monde libre.

— Tu réalises que quelqu'un va devoir nettoyer tout ça ?

— M'en fous, répliqua-t-elle, le visage fermé.

James avala la dernière bouchée de son cheeseburger puis, ne se sentant pas rassasié, lorgna vers les oignons de sa sœur.

— Tu les finis pas ?

— Prends-les si tu veux. Ils sont froids de toute façon.

— Il n'y a rien à manger à la maison, Lauren. Tu ferais mieux d'en profiter.

— Je n'ai pas faim, dit Lauren. Je me ferai des sandwiches, plus tard.

James adorait les sandwiches de Lauren. Ils étaient démentiels. Nutella, miel, sucre glace, sirop d'érable, pépites de chocolat. Peu importaient les ingrédients, pourvu qu'ils soient sucrés, en quantité industrielle, que le pain soit croustillant, la garniture chaude, collante et épaisse. Ces spécialités valaient la peine de se brûler les doigts.

— D'accord, mais t'auras intérêt à nettoyer la cuisine. La dernière fois, maman a failli devenir cinglée.



Il faisait nuit lorsqu'ils tournèrent au coin de la rue où ils vivaient. À peine s'y étaient-ils engagés que deux garçons bondirent au-dessus d'une clôture. L'un d'eux plaqua James face à un mur, puis lui tordit le bras derrière le dos.

— Salut mon pote, murmura-t-il, la bouche collée à son oreille. Je t'attendais avec impatience.

L'autre garçon ceintura Lauren, puis colla une main sur sa bouche pour étouffer ses cris.

James s'en voulait d'avoir été aussi stupide. Il s'était inquiété de la réaction de sa mère, du directeur du collège et de la police,

mais il avait oublié que Samantha Jennings avait un frère de seize ans.

Greg Jennings était le chef d'une bande de voyous qui régnait par la terreur sur le quartier de James. Ils cassaient des voitures, détroussaient les passants et n'hésitaient pas à faire usage de leurs poings. Il valait mieux baisser les yeux sur leur passage. Ceux qui avaient affaire à eux pouvaient s'estimer heureux de s'en tirer avec une paire de gifles et quelques pièces de moins dans leur portemonnaie. Aux yeux des membres de ce gang, il n'y avait pas pire offense que de s'en prendre à l'une de leurs sœurs.

Greg Jennings écrasa le visage de James contre la brique.

— Prépare-toi à souffrir à ton tour.

James sentit le sang couler le long de sa joue. Toute résistance était inutile. Greg aurait pu le briser comme une brindille.

— Tu as peur ?

James resta muet, mais ses tremblements étaient éloquents.

— File-moi ton fric.

Il lui tendit ce qui restait de ses quarante livres.

— Ne fais pas de mal à ma sœur, je t'en supplie.

Le garçon tira de sa poche un couteau.

— La mienne est rentrée à la maison avec huit points de suture au visage, dit Greg. Heureusement pour vous, charcuter les petites filles ne m'amuse pas.

Il trancha la cravate de James, coupa les boutons de sa chemise et déchira ses jambes de pantalon de haut en bas.

— Prépare-toi à vivre des jours difficiles. On va se revoir souvent, toi et moi.

Sur ces mots, il le frappa à l'estomac puis disparut dans l'obscurité en compagnie de son complice. James s'était déjà fait corriger par Ron, mais jamais il n'avait reçu un coup aussi violent. Il s'effondra sur le trottoir.

Lauren s'accroupit à ses côtés et, sans manifester la moindre pitié, lui demanda :

— Tu t'es battu avec Samantha Jennings ?

Il leva les yeux vers sa sœur. La honte était plus forte que la douleur.

— C'était un accident. Je voulais juste lui faire peur.

Lauren se redressa, tourna les talons et se dirigea vers la maison.

— Aide-moi à me relever. Je ne peux pas marcher.

— Tu n'as qu'à ramper, fumier.

Mais au bout de quelques mètres, elle réalisa qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son frère, même si c'était un parfait crétin. Elle rebroussa chemin puis, tant bien que mal, l'aida à se traîner jusqu'à la maison.

3. Rouge sang

James tituba dans l'entrée, une main plaquée sur l'estomac. Il inspecta l'écran du mobile :

*48 appels en absence
4 SMS*

Il éteignit l'appareil puis risqua un œil dans le salon. La pièce était plongée dans la pénombre, mais la télé était restée allumée. Sa mère dormait sur le canapé. Ron avait quitté la maison.

— Il est parti, chuchota-t-il.

— Ouf, soupira Lauren. Je n'aurai pas à supporter ses baisers baveux et son haleine de poney.

Elle se baissa pour ramasser une enveloppe glissée sous le paillason.

— Tiens, ça vient du collègue.

Elle déchiffra laborieusement la note manuscrite :

— *Chère Mrs Choke, veuillez avoir l'obligeance de me contacter au plus vite au numéro figurant ci-dessous, con...* « con » quelque chose.

— Concernant, devina James.

— *... concernant le comportement de votre fils. Michael Rook, directeur.*

Lauren suivit James jusqu'à la cuisine. Il se versa un verre d'eau puis se laissa tomber sur une chaise. Elle s'assit en face de lui et ôta ses baskets.

- Maman va te massacrer, dit-elle avec un sourire radieux.
À ses yeux, son frère méritait d'en baver.
— Tu ne peux pas la fermer ? J'essaye de ne pas y penser.



James s'enferma dans la salle de bains. Son reflet dans le miroir le fit sursauter. La partie gauche de son visage et ses cheveux blonds étaient barbouillés de sang. Il vida ses poches et fourra ses vêtements déchirés dans la poubelle. Il devait s'en débarrasser avant que sa mère ne les découvre.

Les questions se bouscuaient dans son esprit. Il ignorait ce qui le poussait à se mettre dans de telles situations. Il passait son temps à se battre. Il était intelligent, mais ne travaillait jamais et récoltait des notes catastrophiques. Ses professeurs lui répétaient sans cesse qu'il gâchait son potentiel et qu'il finirait par mal tourner. Il commençait à partager leur avis et il les détestait plus que jamais.

Il se glissa dans la cabine de douche et tourna le robinet. Aussitôt, ses douleurs s'estompèrent. Il regarda un tourbillon rougeâtre se former à ses pieds.

James doutait de l'existence de Dieu, mais ce qui lui arrivait ressemblait à une punition céleste. Il se demanda s'il était permis de prier tout nu sous la douche, jugea que ça n'avait aucune importance et joignit les mains.

— Salut, Dieu. Je sais, je ne me comporte pas toujours comme je le devrais. Jamais, en fait. S'il te plaît, aide-moi à être bon, ou juste un peu meilleur. Et ne laisse pas Greg Jennings m'envoyer au cimetière. Amen. À plus.

Il contempla ses mains, mal à l'aise, peu convaincu de l'utilité du rituel qu'il venait d'accomplir. Il sortit de la douche et dévissa le bouchon du flacon d'antiseptique.



James enfila ses vêtements favoris : un maillot d'Arsenal et un pantalon de jogging Nike usé jusqu'à la corde. Il les cachait au fond d'un placard, car sa mère fichait à la poubelle tout ce qui n'avait pas l'air d'avoir été volé la veille. Elle n'avait jamais compris à quel point il était agréable de porter des vieilles fringues rien qu'à soi.

Il avala un verre de lait et les deux sandwichs que Lauren lui avait préparés, puis il joua une demi-heure à *GT4* sous la couette. Il se sentait mieux, mais son ventre lui faisait un mal de chien chaque fois qu'il faisait un mouvement brusque.

La voiture de James s'écrasa dans un rail de sécurité. Aussitôt, six bolides le doublèrent, et il se retrouva en dernière position. Il envoya valser la manette. Il n'arrivait jamais à négocier ce virage. Les bagnoles dirigées par la console tournaient comme sur des rails. Il avait la conviction que le jeu trichait. Et puis il en avait assez de jouer seul. Lauren détestait les jeux vidéo. Elle n'aimait que le foot et le dessin.

Il s'empara de son portable et composa le numéro de son copain Sam, qui habitait la maison voisine.

— Bonsoir, Mrs Smith. C'est James Choke. Est-ce que je peux parler à Sam ?

Le garçon décrocha le téléphone dans sa chambre. Il semblait surexcité.

— Salut, pauvre cinglé, dit-il en riant. Eh bien, tu t'es foutu dans une sacrée galère !

James ne s'attendait pas à une telle entrée en matière.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand je suis parti ?

— Un truc de dingue, mec. Samantha avait du sang partout. Une ambulance est venue la chercher. Miss Voolt a complètement perdu les pédales. Elle a dit que c'était la goutte qui faisait déborder le vase, et qu'elle allait prendre sa retraite anticipée. Le directeur en personne est venu remettre de l'ordre. Il a collé trois jours d'exclusion à Miles, juste parce qu'il a rigolé.

James n'en croyait pas ses oreilles.

— Trois jours d'exclusion pour avoir rigolé ?

- Il était fou de rage. Ah, au fait, tu es renvoyé définitivement.
- Arrête de délirer.
- Je parle sérieusement. Tu n'as même pas terminé le premier trimestre. Je crois que c'est un record. J'imagine que ta mère t'a fait la tête au carré.
- Elle n'est pas encore au courant. Elle roupille.
- Sam éclata de rire.
- Elle dort ? Tu ne crois pas que tu devrais la réveiller pour lui apprendre la bonne nouvelle ?
- Elle n'en a rien à cirer, mentit James, d'un ton faussement détaché. Tu veux passer pour jouer à la PlayStation ?
- Son ami se fit plus sérieux.
- Désolé, mon vieux. J'ai des devoirs à finir.
- James pouffa.
- Tu ne fais *jamais* tes devoirs.
- J'ai été obligé de m'y mettre. Mes parents m'ont collé la pression. Mes cadeaux d'anniversaire sont en jeu.
- James savait que son camarade mentait mais il ignorait les motifs qui le poussaient à le rejeter. D'habitude, sa mère le laissait faire tout ce qu'il voulait.
- Arrête ton cinéma, tu veux ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu es fâché contre moi ?
- C'est pas ça, James, mais...
- Mais quoi, Sam ?
- Essaie de te mettre à ma place, bordel.
- Je ne comprends pas.
- Tu es un pote, mais je crois qu'on ne pourra pas se voir pendant un moment, le temps que les choses se calment un peu.
- Pourquoi, Sam ?
- Parce que Greg Jennings a juré d'avoir ta peau. Je préfère qu'on ne me voie pas traîner avec toi.
- À deux, on pourrait se défendre.
- Sam n'avait jamais rien entendu d'aussi drôle.
- Tu m'as bien regardé, James ? Je suis taillé comme une

crevette. Que veux-tu que je fasse contre ces types ? Je t'aime bien, mon vieux. Vraiment. Mais il ne fait pas bon être ton copain, par les temps qui courent.

— Merci de ton soutien, Sam.

— Tu aurais dû réfléchir avant de planter la sœur de ce malade à un clou rouillé.

— Je ne l'ai pas fait exprès. C'était un accident.

— Rappelle-moi quand tu seras arrivé à faire avaler ça à Greg Jennings.

— J'arrive pas à croire que tu me fasses ça.

— Tu ferais comme moi si tu étais à ma place. Et tu le sais très bien.

— OK. Alors, comme ça, je suis en quarantaine.

— Ne rends pas les choses plus difficiles, James. Je suis désolé.

— Ouais, ouais, c'est ça.

— On peut toujours se téléphoner, tu sais. On reste amis.

— Merci encore, Sam.

— Il faut que je te laisse, là.

— Éclate-toi bien avec tes devoirs, espèce de salaud.

James raccrocha et se demanda s'il devait prier de nouveau.



Il s'endormit devant un talk-show débile. Il rêva que Greg Jennings piétinait ses boyaux et se réveilla en sursaut.

Son ventre était si douloureux qu'il parvint à peine à se traîner jusqu'aux toilettes. Il lâcha une goutte d'urine écarlate. Il n'en croyait pas ses yeux. Rouge vif. Du sang. Une fois sa vessie vidée, la douleur se dissipa. Mais il crevait de trouille.

Il fallait qu'il avertisse sa mère.

Dans le salon, la télé était restée allumée, le volume à fond. Il l'éteignit.

— Maman, murmura-t-il.

Quelque chose clochait. Sa mère était étrangement calme. Trop

calme. Il toucha son bras. Il était glacé. Il passa une main devant son visage. Elle ne respirait pas. Pas de pouls. Plus rien.



À l'arrière de l'ambulance, James serrait Lauren dans ses bras. Le corps de leur mère, dissimulé sous une couverture grise, reposait sur un brancard à moins d'un mètre d'eux. Il se sentait perdu, mais il s'efforçait de garder une contenance devant sa petite sœur éplorée.

Le véhicule s'immobilisa devant l'hôpital. James regarda sa mère pour la dernière fois. Il réalisa avec amertume qu'il garderait d'elle le souvenir d'une masse informe illuminée par la lumière bleutée des gyrophares.

Il descendit de l'ambulance. Lauren restait agrippée à son bras, et rien au monde n'aurait pu lui faire lâcher prise. Elle avait cessé de pleurer, mais elle haletait comme un animal blessé.

Ils marchèrent comme des robots jusqu'au guichet d'accueil. Une infirmière les conduisit jusqu'à une salle d'examen où les attendait une jeune femme brune vêtue d'une blouse blanche.

— Je suis le docteur May. Vous devez être James et Lauren.

Il caressa doucement l'épaule de sa sœur.

— Lauren, peux-tu lâcher ton frère ? Il faut que nous parlions.

La petite fille resta sans réaction.

— On dirait qu'elle est sourde et muette, dit James.

— Elle est en état de choc. Je vais lui administrer un calmant, pour la soulager un peu.

Le docteur May saisit une seringue sur un chariot puis releva la manche de Lauren.

— Tiens-la, s'il te plaît.

Elle planta l'aiguille au creux de son bras. Aussitôt, la petite fille se détendit. James l'aida à s'allonger sur une couchette. La femme posa une couverture sur ses jambes.

— Merci, murmura James d'une voix étranglée.

— Tu as dit à l'ambulancier que tu avais du sang dans tes urines.

— Oui.

— Tu as reçu un coup à l'estomac ?

— Je me suis battu. C'est grave ?

— Tu saignes à l'intérieur. En principe, ce n'est pas plus grave qu'une coupure externe. Ça devrait passer tout seul. Reviens me voir si rien n'a changé d'ici demain soir.

— Qu'est-ce qu'on va faire de nous ?

— Une assistante sociale va contacter les membres de ta famille.

— Je n'ai personne. Ma grand-mère est morte l'année dernière et je ne sais même pas qui est mon père.

4. Seuls au monde

Le lendemain matin, James se réveilla entre des draps qui empestaient le désinfectant. Il ignorait où il se trouvait. La dernière chose dont il se souvenait, c'était d'avoir avalé un somnifère avant de monter à bord d'une voiture, la tête lourde.

Il avait dormi tout habillé. Ses baskets traînaient sur le sol. Lauren dormait à ses côtés, dans un lit de métal identique à celui qu'il occupait. Elle suçait son pouce, une habitude abandonnée depuis sa petite enfance. Ce n'était pas bon signe.

Il se leva, l'esprit confus et les mâchoires raides. Il avait une migraine épouvantable. Il fit coulisser une porte et découvrit un cabinet de toilette. Il constata avec soulagement que sa vessie fonctionnait normalement. Il s'aspergea le visage. Il avait conscience qu'il aurait dû être anéanti par la mort de sa mère, mais il ne ressentait absolument rien. Tout lui semblait irréel. Il avait l'impression de se regarder agir de l'extérieur, comme s'il était assis devant un poste de télévision.

Il écarta un rideau, jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut des enfants qui couraient en tous sens. Sa mère l'avait fréquemment menacé de l'envoyer en pension. À l'évidence, son vœu avait enfin été exaucé.

Au moment où il quitta la chambre, une alarme discrète retentit dans le couloir. Aussitôt, une jeune femme aux cheveux violets vint à sa rencontre.

— Bienvenue au centre Nebraska, James. Je m'appelle Rachel. Comment te sens-tu ?

Il haussa les épaules.

— Je suis vraiment désolée pour ce qui est arrivé à ta mère.

— Merci, mademoiselle.

Elle sourit.

— Ici, on me donne toutes sortes de surnoms grossiers, mais on ne m'appelle jamais *mademoiselle*.

— Excusez-moi.

— Je vais commencer par te faire visiter le centre. Ensuite, tu prendras ton petit déjeuner. Est-ce que tu as faim ?

— Un peu.

— Je vais être franche. Ce centre est une vraie poubelle. Ce n'est pas l'endroit rêvé pour se reconstruire après le drame que tu as vécu, mais sache que toute l'équipe est là pour t'aider.

— Entendu.

— Voici notre piscine olympique.

Derrière une fenêtre, James aperçut une pataugeoire où stagnait un mélange brunâtre d'eau de pluie et de mégots de cigarette. Il esquissa un sourire. Rachel avait l'air sympa, même si elle servait sans doute le même sketch à tous les naufragés qui atterrissaient dans son établissement.

— Notre complexe sportif. Son accès est rigoureusement interdit aux pensionnaires qui n'ont pas fait leurs devoirs.

Un jeu de fléchettes fixé à un mur jauni. Deux tables de billard aux tapis raccommodés avec du papier adhésif. Un porte-parapluies où étaient rangées des queues ébréchées.

— Les chambres sont au-dessus. Les vôtres au premier étage, celles des filles au second. Les baignoires et les douches sont à l'entresol. On a souvent du mal à vous y traîner, vous, les garçons.

— J'ai une douche dans ma chambre.

— Tu n'y passeras qu'une nuit, James. Elle est réservée aux nouveaux arrivants.

D'autres pensionnaires vêtus d'uniformes scolaires étaient rassemblés dans le réfectoire.

— Les couverts sont ici, les céréales et les jus de fruits là, les plats chauds au self-service. Vas-y, fais comme chez toi.

— Super.

Il se sentait mal à l'aise, intimidé de se trouver en présence d'inconnus.

— Rejoins-moi dans mon bureau quand tu auras terminé.

— Et ma sœur ?

— Tu pourras la voir dès qu'elle sera réveillée.

James se servit une assiette de Frosties et s'assit à une table inoccupée. Les autres pensionnaires l'ignorèrent. L'arrivée d'un nouveau n'avait apparemment rien d'exceptionnel à leurs yeux.



Rachel était pendue au téléphone. Son bureau était couvert de dossiers et de classeurs. Une cigarette se consumait dans le cendrier. Elle raccrocha et tira une bouffée. Elle vit le regard de James se poser sur le panneau *Interdit de fumer*.

— Ils ne peuvent pas me mettre à la porte, dit-elle. Nous sommes déjà en sous-effectif. Tu en veux une ?

James était scandalisé qu'un adulte lui fasse une telle proposition.

— Je ne fume pas.

— C'est bien. Ces trucs-là filent le cancer, mais je préfère vous en offrir que de vous voir voler dans les magasins. Trouve-toi un endroit où t'asseoir. Mets-toi à l'aise.

James ôta la haute pile de papiers posée sur une chaise et s'installa.

— Alors, comment te sens-tu ?

— Je crois que le somnifère qu'ils m'ont donné m'a un peu assommé.

— Ça, ça va passer. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Comment te sens-tu par rapport à ce qui est arrivé à ta mère ?

Il haussa les épaules.

- Pas très bien.
 - L'important, c'est de ne pas ruminer d'idées noires. Un psy va te recevoir, mais tu peux parler à tous les membres de l'équipe. Même à trois heures du matin.
 - Comment est-elle morte ?
 - D'après ce que je sais, ta mère prenait des analgésiques. Elle souffrait d'un ulcère à la jambe.
 - Elle n'était pas censée boire. Ça a quelque chose à voir avec ça, n'est-ce pas ?
 - Le mélange a plongé ta mère dans un profond sommeil, et son cœur a flanché. Sache qu'elle n'a pas souffert, si ça peut te consoler.
 - Qu'est-ce qu'on va faire de nous ?
 - Je crois que vous n'avez pas de famille.
 - Juste mon beau-père. Je l'appelle oncle Ron.
 - La police l'a contacté la nuit dernière.
 - J'espère qu'ils l'ont jeté en prison.
- Rachel sourit.
- Nous avons échangé quelques mots. Si je comprends bien, ce n'est pas le grand amour entre vous. Tu t'entends bien avec Lauren ?
 - Pas mal. On se dispute dix fois par jour, mais je crois qu'on ne peut pas se passer l'un de l'autre.
 - Aux yeux de la loi, ta mère et ton beau-père étaient toujours mariés, même s'ils vivaient séparés. Ron est le père de Lauren. Il obtiendra automatiquement sa garde s'il en fait la demande.
 - Nous ne pouvons pas vivre avec lui. C'est une espèce de clochard.
 - Il ne souhaite pas que Lauren soit placée dans une institution. Légalement, nous n'avons pas de recours, sauf en cas de maltraitance. James, il y a une chose qu'il faut que je te dise...
- Il comprit aussitôt de quoi il retournait.
- Il ne veut pas de moi, c'est ça ?
 - Je suis navrée.

Il fixa le sol et s'efforça de ne pas s'abandonner à la colère.
Si finir dans un orphelinat était un sort peu enviable, être confié à la garde de Ron était bien pire encore.

Rachel fit le tour du bureau et serra James dans ses bras.

— Je suis *vraiment* désolée.

Il se demandait pourquoi son beau-père tenait tant à obtenir la garde de sa demi-sœur.

— Combien de temps il nous reste avant d'être séparés ?

— Ron viendra la chercher en fin de matinée.

— On ne peut vraiment pas passer quelques jours ensemble ?

— Ça peut être difficile à avaler, James, mais différer cette séparation ne ferait que rendre les choses plus difficiles. Vous aurez toujours la possibilité de vous rendre visite.

— Il est incapable de s'occuper d'elle. Maman faisait tout à la maison. Lauren a peur du noir. Elle ne peut pas aller à l'école toute seule. Ron ne s'en sortira pas. C'est un minable.

— Ne t'inquiète pas, James. Nous effectuerons des contrôles pour nous assurer qu'elle est bien traitée. Si ce n'est pas le cas, nous prendrons les mesures qui s'imposeront.

— Et moi ? Je vais rester ici ?

— Oui, jusqu'à ce que nous te trouvions une famille d'accueil. Des gens qui ont l'habitude de recevoir des jeunes gens comme toi pour des périodes de quelques mois. Il est même possible qu'un couple s'attache à toi et décide de t'adopter.

— Combien de temps ça prendra ?

— Nous manquons de familles d'accueil en ce moment. Quelques mois, au minimum. Tu devrais passer un peu de temps avec ta sœur avant l'arrivée de Ron.

James regagna sa chambre et secoua gentiment Lauren. Elle s'éveilla, se frotta les yeux puis se redressa lentement.

— Où est-ce qu'on est ? demanda-t-elle. À l'hôpital ?

— Non. À l'orphelinat.

— J'ai mal à la tête. J'ai mal au cœur.

— Tu te rappelles ce qui s'est passé cette nuit ?

— Je me souviens que tu m’as dit que maman était morte, et puis on a attendu l’ambulance. Après, je crois que je me suis endormie.

— On t’a fait une piqûre. Le médecin a dit que tu te sentiras un peu bizarre à ton réveil.

— C’est ici qu’on va vivre, maintenant ?

— Ron va venir te chercher un peu plus tard.

— Juste moi ?

— Oui, juste toi.

— Je crois que je vais vomir.

Elle posa une main sur sa bouche. Il recula.

— C’est par là, dit-il en désignant la porte coulissante.

Lauren se rua vers les toilettes. James entendit des sons écœurants. Elle toussa un peu, puis actionna la chasse d’eau. Au bout d’une minute, il frappa à la porte.

— Tout va bien ?

La petite fille ne répondit pas. Il entra. Elle sanglotait en silence, accroupie sur le carrelage.

— À quoi va ressembler ma vie avec papa ?

James la serra dans ses bras. Elle avait toujours été à ses côtés, et il réalisait à quel point elle allait lui manquer.

Ayant retrouvé son calme, elle prit une douche puis, comme elle était incapable d’avaler quoi que ce soit, ils s’assirent dans la salle de jeux. Le centre était désert. Les autres pensionnaires étaient partis pour l’école.

Ces dernières minutes passées ensemble furent douloureuses. James chercha vainement des paroles propres à soutenir le moral de Lauren et à rendre la séparation plus facile. Mais elle gardait les yeux rivés au sol, martelant les pieds de sa chaise du talon de ses Reebok.

Ron fit irruption dans la pièce, un cornet de glace à la main. Lauren prétendit qu’elle n’avait pas faim, mais finit par l’accepter. Sa gorge était serrée. James, lui, faisait des efforts démesurés pour ne pas fondre en larmes devant son beau-père.

— Tiens, dit Ron en lui tendant un morceau de papier. C'est mon numéro, au cas où tu voudrais revoir Lauren. Il faut que je vide la maison. L'assistante sociale m'a dit qu'ils vont t'emmener là-bas. T'as intérêt à ramasser toutes tes affaires. Tout ce qui sera encore là vendredi passera à la poubelle.

James était abasourdi. Comment pouvait-il se montrer aussi cruel en un tel moment ?

— C'est toi qui as amené de l'alcool à la maison, murmura-t-il. Tu l'as tuée.

— Personne ne l'a forcée à boire. Pendant que j'y pense, ne va pas t'imaginer que tu verras Lauren très souvent.

James était sur le point d'exploser.

— Quand je serai grand, je te tuerai. Je le jure devant Dieu.

Ron éclata de rire.

— Hou, je suis mort de trouille, James. Attends un peu que les garçons du centre t'apprennent les bonnes manières. Il est grand temps que quelqu'un s'en charge.

Sur ces mots, il saisit la main de Lauren et la traîna vers le parking de l'orphelinat.

5. La chasse au trésor

James arma la queue et frappa la bille blanche de toutes ses forces. Le résultat lui importait peu. Il cherchait à se vider l'esprit. Il jouait depuis plusieurs heures lorsqu'un jeune homme d'une vingtaine d'années, un rouquin aux oreilles décollées, se présenta à lui.

— Kevin McHugh. Homme à tout faire. Ancien détenu.

Il gloussa avant d'ajouter :

— Je veux dire ancien *pensionnaire*, bien entendu.

— Salut, dit James, que cette entrée en matière n'avait pas déridé.

— Nous devons passer chez toi pour prendre tes affaires.

Ils montèrent à bord d'un minibus garé sur le parking.

— Je suis au courant pour ta mère. Je sais à quel point c'est difficile.

Le véhicule s'engagea dans le trafic.

— Merci, Kevin. Comment tu as atterri dans ce centre ?

— Je suis arrivé à l'âge de quatorze ans, parce que mon père était en prison pour vol à main armée et que ma mère en a fait une dépression. Le jour de mes dix-sept ans, comme je m'entendais bien avec tout le personnel, ils m'ont offert ce boulot.

— Tu es resté pensionnaire pendant trois ans ?

— Il y a pire, comme orphelinat. Mais surveille quand même tes affaires. Certains objets ont tendance à disparaître. Dès que possible, offre-toi un cadenas solide pour fermer ton casier. Garde la clef autour de ton cou. Ne l'enlève jamais, même pas pour dormir ou prendre une douche.

- Il y a des problèmes ? Ils sont comment les autres ?
- Oh, il y a bien quelques gros durs, mais tu as l'air de quelqu'un qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Tâche de ne pas leur manquer de respect, et tout ira bien.



La maison était une véritable décharge publique. La plupart des objets de valeur avaient disparu. La télé, le magnétoscope, la hi-fi. Le téléphone fixe. Le micro-ondes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? s'étonna Kevin.

— Mon beau-père a tout embarqué. Je m'en doutais un peu. J'espère au moins qu'il n'a pas touché à mes affaires.

Il gravit les escaliers menant à l'étage et pénétra dans sa chambre. Sa télé, sa vidéo et son ordinateur s'étaient volatilisés.

— Je vais lui faire la peau, gronda-t-il.

D'un coup de pied, il ouvrit la porte de son placard. La PlayStation 2 et la plupart des autres objets auxquels il tenait avaient échappé au pillage. Kevin entra à son tour.

— Ta mère devait vraiment être pleine aux as, lâcha-t-il en considérant le monceau de matériel électronique. Mais tu ne peux pas emporter tout ça.

— Prenons le maximum. Ron a dit que la maison serait définitivement vidée vendredi.

Une idée prit corps dans l'esprit de James. Il demanda à Kevin de commencer à rassembler ses vêtements dans des sacs-poubelles et se rendit dans la chambre de sa mère. Ron avait emporté la télé portable et la boîte à bijoux. C'était sans importance, car il avait déjà subtilisé toutes les pièces de valeur des années auparavant.

James ouvrit la penderie et s'accroupit pour examiner le coffre-fort. Il savait qu'il contenait des milliers de livres sterling. Le butin de Gwen Choke. Elle ne pouvait pas placer son argent à la banque. On lui aurait demandé des comptes. Il remarqua des

outils dispersés sur la moquette. Des entailles sur la porte blindée. Ron avait vainement essayé de mettre la main sur le trésor, mais il n'était pas homme à s'avouer vaincu et allait certainement revenir avec davantage d'équipement.

Cependant, James savait que son beau-père n'avait aucune chance d'ouvrir le coffre. Les livreurs avaient dû s'y mettre à trois pour le monter à l'étage et il était équipé d'un cadran rotatif sophistiqué. Un jour, il avait surpris sa mère à genoux devant la penderie, un roman de Danielle Steele à la main, un ouvrage que ni lui ni Ron n'auraient eu l'idée de feuilleter. À l'évidence, c'était un indice important, même si elle avait pu changer la combinaison depuis cet incident. Il devait essayer. C'était sa seule chance d'empêcher son beau-père de faire main basse sur le pactole.

Une vingtaine de livres de poche étaient alignés sur une tablette, au-dessus du lit. James trouva celui qu'il cherchait et le feuilleta à la hâte.

— Tout se passe bien, James ? cria Kevin depuis l'autre chambre.

James sursauta si violemment que le roman lui échappa des mains.

— Ça roule, répondit-il.

Le livre s'était ouvert de lui-même à une page souvent lue. James remarqua une suite de nombres griffonnés dans la marge. Pour la première fois depuis que sa série noire avait débuté, il avait le sentiment que la chance était de son côté. Il se rua vers le coffre et déplaça la flèche du cadran à cinq reprises : 262, 118, 320, 145, 077. La poignée refusa de tourner. À la pensée de voir l'oncle Ron poser ses mains sur cet argent, il sentit la rage l'étouffer.

Puis il remarqua un autocollant placé sur un flanc du coffre. Un mode d'emploi. Il le parcourut avec difficulté dans la pénombre de la penderie.

(1) Composez le premier chiffre de la combinaison en tournant le cadran dans le sens horaire.

James n'avait pas imaginé que le fonctionnement du mécanisme dépendait du sens de rotation du cadran. Il plaça la flèche sur le premier nombre et poursuivit la lecture des instructions.

(2) Composez les quatre nombres suivants en tournant successivement le cadran dans les sens horaire, antihoraire, antihoraire puis horaire. Le non-respect de ces instructions rendra l'ouverture impossible.

Il composa les quatre premiers nombres.

— À quoi tu joues ? demanda Kevin.

James se retourna brusquement. Le jeune homme se tenait à l'entrée de la chambre. Par chance, la porte de la penderie l'empêchait de voir ce qu'il fabriquait. Il avait l'air sympa, mais c'était un adulte, et James avait la certitude qu'il exigerait que le contenu du coffre soit remis à la police ou à l'oncle Ron.

— Je cherche un truc, répondit-il, d'une voix mal assurée.

— Viens m'aider à emballer tes affaires. Il faut que tu fasses le tri.

— J'arrive dans une minute. Je n'arrive pas à remettre la main sur les albums photos.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non ! s'exclama-t-il, sans parvenir à maîtriser son émotion.

— Il nous reste vingt minutes. Je dois commencer le ramassage scolaire dans une heure.

Sur ces mots, il battit en retraite dans l'autre pièce. James composa le cinquième numéro. Un dé clic se produisit. En déchiffrant la dernière ligne, il ne put s'empêcher de sourire.

(3) Pour des raisons de sécurité, retirez cet autocollant dès que le fonctionnement du mécanisme vous sera familier.

James tourna la poignée et la porte s'ouvrit. Les parois du coffre étaient épaisses, à tel point que l'espace disponible à l'intérieur était extrêmement réduit. Il contenait quatre piles de billets de

banque et une petite enveloppe. James s'empara d'un sac-poubelle et plaça l'argent à l'intérieur. Puis il glissa l'enveloppe dans sa poche.

Il imagina avec satisfaction la tête de Ron lorsqu'il entrerait dans la pièce et trouverait le coffre ouvert. Alors une idée diabolique lui vint à l'esprit. Il arracha l'autocollant et le posa à la place des billets, avec le roman de Danielle Steele. En guise de touche finale, pour être certain de rendre son beau-père fou de rage, il s'empara sur la table de nuit d'une photo encadrée le représentant et la glissa à l'intérieur. Lorsque Ron parviendrait enfin à ouvrir le coffre, ce serait la première chose qu'il verrait. Il ferma la porte, donna un tour de cadran et replaça les outils dans leur position initiale.



James regagna sa chambre d'excellente humeur, le sac contenant l'argent à la main. La pièce semblait étrangement nue. Kevin avait emballé tous les vêtements qui traînaient habituellement à même le parquet.

— C'est bon, j'ai trouvé les albums.

— Parfait. Mais j'ai peur qu'il ne te faille faire quelques sacrifices. Au centre Nebraska, tu ne disposeras que d'une penderie, une commode et un casier métallique.

James examina les objets éparpillés sur le sol. Il se moquait de la plupart d'entre eux. Il ne tenait qu'à sa PlayStation 2, à son portable et à son lecteur MP3. Il était résolu à abandonner ses jouets et tous les gadgets qui n'étaient plus de son âge. Son seul souci, c'était que Ron avait dérobé sa télé et qu'il se demandait où il allait bien pouvoir brancher sa console.

Le regard de Kevin se posa sur la Sega Dreamcast et la Nintendo Gamecube.

— Tu ne les prends pas ?

— Je ne me sers que de la PlayStation. Je te les donne, si tu veux.

— Je ne peux rien accepter de la part des pensionnaires.

James donna un coup de pied rageur dans les consoles.

— Je ne veux pas que mon beau-père se fasse du fric en les revendant. Si tu ne les veux pas, je les balance à la poubelle.

Kevin resta hésitant. James écrasa la Sega d'un coup de talon. À son grand étonnement, il ne se produisit pas grand-chose. Il la souleva puis la jeta contre le mur. Le boîtier explosa. Des fragments de plastique et des composants électroniques tombèrent en pluie derrière le lit. Kevin fit rempart de son corps pour sauver la Gamecube.

— OK, James. Voilà ce qu'on va faire. Je prends la console et les jeux, mais, en échange, je te paie un super cadenas sur le chemin du retour. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Marché conclu.



Ils portèrent les sacs-poubelles jusqu'au minibus, puis James inspecta une dernière fois chaque pièce de la maison où il avait vécu depuis sa naissance. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Kevin tourna la clé de contact et donna un coup de klaxon. James ignora son appel. Il ne pouvait pas quitter la maison sans emporter un souvenir de sa mère.

Lorsqu'il était petit garçon, après avoir pris son bain, il s'asseyait devant la coiffeuse de Gwen. Il se rappelait l'odeur du shampooing. La fatigue de la fin de journée. Elle l'aidait à mettre son pyjama puis lui brossait les cheveux. C'était avant la naissance de Lauren. Lorsqu'ils étaient tous les deux. James sentit une boule monter dans sa gorge. Il trouva la vieille brosse à manche de bois et la glissa dans l'élastique de son pantalon de jogging.

6. Kyle

James réalisa qu'il avait commis une erreur lourde de conséquences. La photo constituait une provocation amusante, mais c'était aussi une façon de signer son forfait. Il aurait dû laisser quelques billets dans le coffre. Ainsi, Ron n'aurait jamais su qu'il s'était emparé de son contenu. Désormais, son beau-père ferait tout pour récupérer l'argent. Et il disposait d'un moyen de pression : Lauren. Il avait le pouvoir de les séparer à jamais.



Kevin conduisit James jusqu'à sa nouvelle chambre et lui expliqua brièvement les ficelles de la vie au centre, comme le fonctionnement des machines à laver et la procédure pour se procurer des produits de toilette. Puis il le laissa déballer ses affaires. La chambre était meublée de deux lits, une commode, une penderie, deux casiers en métal et deux bureaux. Les murs étaient décorés de posters des groupes de métal Korn et Slipknot. Il remarqua un skateboard sur le sol et des fringues streetwear soigneusement rangées dans la penderie : des baggies, un hoodie, des T-shirts de marques Pornstar et Gravis. Son compagnon de chambre avait l'air plutôt cool. Une télé portable était posée sur son bureau, ce qui réglait le problème de la PlayStation.

Il consulta sa montre. Il lui restait environ une heure à tuer avant le retour des autres pensionnaires. Il sortit l'argent du sac-poubelle, des liasses de billets de vingt et de cinquante livres

retenues par des élastiques. Chacune d'elle contenait mille livres. Il en compta quarante-trois. Il fut aussitôt saisi de vertiges.

Il devait trouver au plus vite une cachette où Ron n'aurait pas l'idée de fourrer son nez. Il examina sa minichaîne portable. Elle était bonne pour la poubelle. La moitié des boutons manquaient, et la touche *rewind* du lecteur de cassettes était inopérante. James l'avait emportée faute de mieux, car son beau-père avait fait main basse sur sa sound machine toute neuve.

Il fouilla dans un sac, en sortit un couteau suisse, puis dévissa le panneau arrière de l'appareil. Il le vida consciencieusement de ses circuits imprimés et de ses fils électriques, ne laissant que ce qui était visible de l'extérieur, comme le haut-parleur et le boîtier du lecteur de cassettes. Il mit quatre mille livres de côté, fourra le reste dedans, remplaça les vis puis glissa la minichaîne dans son casier.

Il enfouit une liasse dans la poche d'un jean, une autre dans une chaussure, une troisième entre les pages d'un roman. Il tira cent livres de la dernière, afin de conserver un peu d'argent de poche, puis posa le reste dans le casier.

Si, comme il le prévoyait, Ron se mettait en tête de cambrioler sa chambre, il trouverait rapidement les quatre mille livres et ne soupçonnerait même pas l'existence des trente-neuf mille livres dissimulées dans la minichaîne, un appareil en si mauvais état qu'il ne se donnerait pas la peine de le voler.

Il entassa le reste de son matériel dans le casier, ferma la porte à l'aide du cadenas et passa la clef autour de son cou. Enfin, il entassa ses sacs dans la penderie.

Il s'allongea sur son lit et contempla le mur constellé de minuscules trous, là où d'innombrables pensionnaires, au fil des ans, avaient punaisé des posters et des photos. Puis il pensa à Lauren.



Peu après quatre heures, un garçon fit irruption dans la chambre. Il était brun, mince, un peu plus grand que James, et

portait un uniforme scolaire. Il claqua la porte et essaya fébrilement de faire tourner la clé dans la serrure.

Mais un autre pensionnaire plus âgé et plus robuste força le passage d'un coup d'épaule avant qu'il n'y soit parvenu. Il renversa le garçon, le traîna sur le sol, s'assit à califourchon sur son torse et le frappa violemment à plusieurs reprises.

— Rends-le moi, Kyle, dit-il.

— Ça va, tu peux me lâcher.

L'agresseur lui assena une gifle magistrale avant de récupérer un cahier dans sa veste.

— Touche encore une fois à mes affaires, mec, et je te démonte la tête.

Il libéra sa victime après l'avoir frappée une dernière fois, puis quitta la chambre.

Le garçon essaya de se comporter comme si rien ne s'était passé, mais il se redressa avec difficulté et boita jusqu'à son lit.

— Salut, lança-t-il. Comment tu t'appelles ?

— James. Pourquoi il t'en veut, celui-là ?

— Son journal intime a glissé de sa poche ce matin. Je suis tombé dessus par hasard. Rien de très croustillant, à part un poème.

James s'esclaffa.

— Tu veux dire que ce gros lard écrit des poèmes ?

— Ouais, confirma Kyle en se frottant les joues. J'ai lu quelques vers devant ses copains. Il l'a super mal pris.

— Il t'a mis une sacrée dérouillée. Rien de cassé ?

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il réagisse comme ça, mais ça en valait la peine. Écoute un peu : *Tu fais battre mon cœur comme un petit animal. Tu me fais sourire même quand je me sens mal.* C'est pas mignon, tout ça ? Eh mec, est-ce que je vois ce que je vois ?

— De quoi tu parles ?

— Ce skateboard, là, sous ton lit. Il a dû te coûter plus de cent livres.

— Tu crois ? Je ne l'ai utilisé que deux fois.

Kyle était consterné.

— Cette planche est une légende, James. J'en connais qui vendraient leur âme au diable pour la posséder. Je peux la voir ?

James haussa les épaules.

— Pas de problème.

Le garçon ramassa le skateboard et s'allongea pour l'examiner.

— Super roues. Des 101A. Elle doit être hyper rapide. Je peux l'essayer ?

— Bien sûr, tant que je peux brancher ma PlayStation 2 sur ta télé.

— Une PlayStation 2 ! On a une PlayStation 2 dans la chambre ? James, t'es un amour. T'as quoi, comme jeux ?

— Je sais plus. J'en ai une soixantaine.

Bouche bée, Kyle lâcha la planche.

— Soixante jeux ? J'arrive pas à le croire. Tu dois sans doute être le mec le plus gâté de l'univers, et tu ne t'en rends même pas compte.

— Tu veux dire que je suis le seul à avoir une console, ici ?

— On reçoit trois livres d'argent de poche par semaine. Tu vois ce T-shirt Gravis sur le sol ? Vingt-cinq livres. J'ai mis deux livres de côté pendant douze semaines pour me le payer. Quant à ce short Stussy, j'ai dû le voler dans une boutique du marché de Camden Lock, et j'ai failli me faire pincer par l'agent de sécurité.

— Tu veux jouer ?

— Tout à l'heure. Je dois d'abord faire mes devoirs.

James se laissa tomber en arrière sur le lit, se demandant si Kyle n'était pas l'un de ces insupportables fayots qui lui tapaient sur les nerfs au collège. On frappa à la porte.

— Entrez, lança-t-il.

C'était l'un des éducateurs, une espèce de hippie lymphatique portant une longue barbe.

— James, nous t'avons trouvé une place au collège de West Road. Tu commences demain matin. Tu devras revenir à l'heure du déjeuner pour ton rendez-vous avec la psy.

James était contrarié. Après le drame qu'il venait de vivre, il s'était imaginé qu'on l'autoriserait à sécher les cours pendant plusieurs semaines.

— Comme vous voudrez, dit-il.

— Kyle, peux-tu aider James à trouver un uniforme ?



Son travail achevé, Kyle accompagna James au réfectoire. La nourriture n'était pas géniale mais, malgré tout, bien meilleure que les repas improvisés de la maison. Leur dîner avalé, ils regagnèrent leur chambre, branchèrent la PlayStation et jouèrent en parlant de tout et de rien. De football. De bagarres. Des raisons qui les avaient menés à l'orphelinat. James fut surpris d'apprendre que Kyle avait treize ans. Il lui semblait petit pour son âge. Il était déjà en troisième et obtenait d'excellents résultats dans toutes les disciplines, à l'exception de l'éducation physique. Il vivait parfois des moments difficiles, car les élèves de sa classe étaient tous nettement plus robustes que lui. James avoua qu'il ne brillait guère qu'en sport et en maths.

Avant de se mettre au lit, Kyle conduisit James à la laverie. Ils fouillèrent dans un carton rempli d'uniformes scolaires. Le choix était mince. La plupart des vêtements étaient sales et en mauvais état. Ils finirent par dénicher une veste convenable, portant l'écusson de West Road, et une cravate élimée.



Kyle s'endormit comme une masse, mais James était préoccupé. Il était à l'aube d'une nouvelle existence. Il allait lui falloir apprendre à vivre en compagnie de filles et de garçons inconnus, fréquenter un nouveau collège et partager sa chambre avec Kyle. Ce n'était pas la fin du monde, mais il aurait aimé que Lauren soit à ses côtés.

Il se souvint alors de la petite enveloppe qu'il avait trouvée dans le coffre-fort. Il se glissa hors du lit, enfila son pantalon de jogging et se dirigea vers les toilettes.

Il s'isola dans une cabine et décolla délicatement le rabat de l'enveloppe pour s'assurer de pouvoir la refermer. Elle contenait une clef et une carte de visite :

REX BOXES

Déposez vos biens de valeur en toute discrétion.

Boxes individuels sécurisés 24h/24.

Huit volumes disponibles en fonction de vos besoins.

James retourna la carte. Une adresse figurait au dos. À l'évidence, sa mère possédait un autre trésor de guerre. Il passa la clef autour de son cou.

7. Sur le divan

James avait toujours fréquenté des établissements mixtes. West Road était un collège réservé aux garçons, et il y régnait une ambiance pesante. Ses couloirs étaient bruyants. Les élèves s'y bousculaient avec brutalité. La tension était palpable. Il semblait que les choses pouvaient mal tourner à tout moment.

Il vit un élève de seconde heurter violemment un garçon de cinquième. Ce dernier roula sur le sol et poussa un hurlement lorsque son agresseur lui écrasa la main du talon. James était désorienté car le plan qu'on lui avait remis était incompréhensible, quel que soit le sens dans lequel il le consultait.

— Jolie cravate, fillette, dit quelqu'un dans la foule.

James pensa que cette provocation lui était adressée. Sa cravate était en lambeaux. Il prit la décision de dérober celle d'un autre élève dès que l'occasion se présenterait. Peu à peu, les salles de classe se remplirent et, au bout de quelques minutes, il n'eut plus que quelques retardataires pour toute compagnie.

Deux élèves de seconde à l'air patibulaire se mirent en travers de son chemin. L'un d'eux portait des cheveux hérissés et un T-shirt Metallica sous sa veste d'uniforme, l'autre des cheveux noirs, longs et gras. Tous les deux étaient chaussés de grosses bottes à coques apparentes.

— Tu vas où, nabot ?

James pensa qu'il allait mourir avant même son premier cours à West Road.

— Aux bureaux de l'administration, dit-il.

Le garçon au T-shirt Metallica lui arracha le plan des mains.

— Tu n’as aucune chance d’y arriver.

James se prépara à essuyer une pluie de coups.

— Tu regardais le plan de l’annexe. Celui du bâtiment principal est de l’autre côté. Tiens, regarde, c’est là.

Le garçon tourna la feuille de papier et la lui rendit. Puis il désigna une porte au bout d’un couloir.

— Merci, dit James, avant de s’éloigner.

— Et retire cette cravate, petit.

Il était perplexe. Il n’ignorait pas que sa cravate était usée, mais il ne comprenait pas ce qui lui valait toutes ces remarques.



James tendit un formulaire au professeur. Tous les élèves de la classe gardaient les yeux braqués sur lui. Il chercha une place libre et s’assit au bout d’une rangée, près d’un garçon noir prénommé Lloyd.

— Tu es un de ces types de l’orphelinat ? demanda ce dernier.

James savait que ce moment était capital. S’il ne réagissait pas, il serait considéré comme un faible. Sa réponse devait être cinglante, mais pas insultante au point de provoquer une bagarre.

— Comment tu le sais ? Ah oui, bien sûr. Ta mère a dû m’apercevoir en nettoyant les toilettes.

Les autres garçons éclatèrent de rire. Lloyd lui lança un regard mauvais, puis il s’esclaffa à son tour.

— J’adore ta cravate, ma jolie, lança-t-il.

James était excédé. Il retira sa cravate, l’examina attentivement puis étudia celle de son voisin. Elles n’étaient pas de la même couleur.

— Quelqu’un peut-il me dire ce qui se passe ?

— La bonne nouvelle, mon pote, c’est que tu portes bien une cravate de West Road. La mauvaise, c’est que c’est celle du collègue des filles.

James se tordit de rire. Finalement, les autres élèves avaient l'air sympa. Mais il était furieux du tour que Kyle lui avait joué.



James quitta le collège à midi pour rejoindre le centre Nebraska. Le bureau de la psy était situé au deuxième étage. Jennifer Mitchum était une brune d'une quarantaine d'années, maigre à faire peur, à peine plus grande que lui. Son accent était terriblement snob.

— Préfères-tu le fauteuil ou le sofa ?

Il avait vu de nombreuses scènes de pys à la télévision. Il pensait devoir s'allonger pour que le tableau soit complet.

— Très confortable, dit-il en s'installant sur la banquette. Je crois que je vais m'endormir.

Jennifer ferma les persiennes pour plonger le bureau dans la pénombre, puis elle s'assit dans son dos, dans un fauteuil de cuir.

— Je veux que tu me parles à cœur ouvert, James. Tout ce que tu diras restera entre nous. Essaie de ne pas trop chercher tes mots. Laisse-toi aller, et souviens-toi que je suis là pour t'aider.

— Entendu.

— Tu as dit que tu allais t'endormir. As-tu trouvé le sommeil la nuit dernière ?

— Pas longtemps. J'avais trop de trucs en tête.

— Tu veux m'en parler ?

— Je me demande si ma petite sœur va bien.

— Dans ton dossier, il est noté que tu as des doutes sur les capacités de Ron à s'occuper de Lauren.

— C'est un débile mental. Il ne pourrait même pas élever un hamster. Je ne comprends pas pourquoi il a insisté pour obtenir sa garde.

— Sans doute aime-t-il sincèrement Lauren. Peut-être que la mort de ta mère a fait resurgir ce sentiment ?

James ricana.

— N'importe quoi. On voit bien que vous ne le connaissez pas.

— Il est important que tu voies ta sœur régulièrement. Ça vous aidera tous les deux à franchir ce cap difficile.

— Il refusera.

— Je lui parlerai. Nous essaierons d'établir un programme de visites. Tous les samedis, ça t'irait ?

— Vous pouvez toujours essayer, mais Ron me hait de tout son cœur. Je crois que vous perdez votre temps.

— Parle-moi de ta mère, James.

Il haussa les épaules.

— Elle est partie. Je ne peux rien y faire. Je regrette de lui avoir rendu la vie difficile.

— Que veux-tu dire ?

— Je m'attire toujours des ennuis. Des bagarres, ce genre de trucs.

— Pourquoi fais-tu ça ?

James réfléchit longuement.

— Je ne sais pas. Je ne le fais pas exprès. Je pense que je suis mauvais, tout simplement.

— Tu as dit que tu t'inquiétais pour ta sœur. Une personne mauvaise ne penserait-elle pas d'abord à elle-même ?

— J'aime beaucoup Lauren. Je peux vous raconter quelque chose que je n'ai jamais dit à personne ?

— Bien sûr, James.

— L'année dernière, à l'école, je me suis embrouillé avec l'institutrice. J'ai quitté la salle de classe et je me suis réfugié dans les toilettes. Un garçon plus jeune que moi se trouvait là. Je l'ai frappé. Je me suis défoulé sur lui, sans aucune raison.

— Sur le moment, avais-tu conscience d'agir mal ?

— Évidemment.

— Alors, pourquoi as-tu continué ?

— Parce que...

James chercha vainement une explication.

— Pendant que tu frappais ce garçon, qu'est-ce que tu ressentais ?

— C'était le pied. Il pleurait, il appelait sa mère, et je me sentais hyperpuissant.

Il dévisagea Jennifer, persuadée qu'elle serait révoltée par ses propos, mais elle ne trahit aucune émotion.

— Selon toi, pourquoi en as-tu retiré tant de plaisir ?

— Je ne suis pas très net, je crois. À la moindre contrariété, je deviens incontrôlable.

— Essaie de décrire ce que tu ressentais à l'égard de ta victime.

— Je le possédais. Il était complètement vulnérable. Je pouvais faire de lui ce que je voulais.

— Tu venais d'avoir un accrochage avec ton institutrice. Face à elle, c'est toi qui étais impuissant. Tu devais obéir. Dans les toilettes, tu as trouvé quelqu'un de plus faible que toi, et tu as pu démontrer ton pouvoir. C'est ça qui t'a satisfait.

— On peut dire les choses comme ça.

— Ce sentiment de frustration est fréquent à ton âge. Tu passes ton temps à obéir, et tu n'as pas ton mot à dire. Aller à l'école, te mettre au lit, faire tes devoirs. Tu as le sentiment que tu ne contrôles pas ton existence. C'est pour cela que certains garçons comme toi abusent de leur force sur les plus faibles.

— Je vais finir par avoir de sérieux problèmes si je ne change pas d'attitude.

— Lors de nos prochaines séances, je te donnerai quelques conseils pour maîtriser ta colère. D'ici là, essaie de te souvenir que tu n'es qu'un garçon de onze ans et que personne n'attend de toi que tu sois parfait. Sache que tu n'es ni mauvais ni fou. Nous allons utiliser une technique appelée renforcement positif. Je veux que tu répètes ce que je viens de te dire.

— Quoi ?

— Dis : *je ne suis pas mauvais.*

— Je ne suis pas mauvais.

— Dis : *je ne suis pas fou.*

— Je ne suis pas fou, répéta James en souriant. C'est complètement débile, votre truc.

— Je me moque de ce que tu penses. Contente-toi de prononcer les mots et d'en saisir le sens.

Il réalisa que cette séance l'avait apaisé. C'était inattendu.

— D'accord, je ne suis ni mauvais ni fou.

— Excellent. Je propose que nous restions sur cette note positive. Nous nous reverrons lundi.

James se leva.

— Avant que tu t'en ailles, j'aimerais te parler d'un détail qui figure dans le dossier transmis par ton ancienne école. Combien font cent quatre-vingt-sept fois seize ?

James réfléchit trois secondes.

— Deux mille neuf cent quatre-vingt-douze.

— Très impressionnant. Comment fais-tu ça ?

— Aucune idée, dit-il en haussant les épaules. Je déteste quand les gens me demandent de faire ça. J'ai l'impression d'être un monstre de foire.

— C'est un don, dit la psychologue. Tu devrais en être fier.



James regagna sa chambre. Il s'attela à un devoir de géographie mais, le courage lui manquant, il alluma la PlayStation.

— Comment s'est passé ce premier jour de classe ? demanda Kyle, de retour du collègue.

— J'ai survécu. Mais je crois qu'il faut qu'on s'explique.

— Ah, le coup de la cravate. Marrant, non ?

James bondit sur Kyle et l'attrapa par le col de sa veste. Ce dernier le repoussa violemment, l'envoyant valser contre le bureau. Il était beaucoup plus fort qu'il ne l'avait imaginé.

— Bon Dieu, James, je croyais que tu étais cool.

— Je devrais te dire merci, c'est ça ? Tu m'as fait passer pour un crétin !

Le garçon posa son sac de classe.

— Je suis désolé. Si j'avais su que tu le prendrais comme ça, je me serais abstenu.

Kyle était le seul pensionnaire du centre Nebraska sur lequel

James pouvait mettre un nom. Il n'avait pas vraiment envie de se fâcher avec lui.

— Reste en dehors de mon chemin, se contenta-t-il de lâcher.

Il s'assit sur son lit, la mine boudeuse, tandis que Kyle travaillait à son bureau. Puis l'ennui le gagna et il décida d'aller faire un tour. Au détour d'un couloir, il revit le garçon au T-shirt Metallica qu'il avait rencontré au collègue. Il était accompagné de trois types antipathiques.

— Merci pour le coup de main, tout à l'heure, dit-il.

Le garçon l'étudia des pieds à la tête.

— Pas de quoi, mec. Je m'appelle Rob. Eux, c'est mes potes. Vince, le gros Paul et le petit Paul.

— Moi, c'est James.

Il y eut un silence pesant.

— Tu as besoin d'autre chose, minable ? demanda le gros Paul, un garçon enrobé au crâne tondu et au regard vide.

— Non.

— Alors tu dégages.

Sentant le rouge lui monter aux joues, il tourna les talons.

— Eh, James ! s'exclama Rob. Tu veux faire le mur avec nous, cette nuit ?

— Et comment !



Après le dîner, James regagna sa chambre pour ôter son uniforme. Kyle avait fini ses devoirs. Allongé sur son lit, il feuilletait un magazine spécialisé consacré au skateboard.

— On joue à la PlayStation ? demanda Kyle. Je suis désolé pour tout à l'heure. Tu avais raison. C'était pas sympa de te faire ça pour ton premier jour de classe.

— Joue si tu veux. Moi, je sors.

— Avec qui ?

— Rob et ses copains.

— Tu veux parler de Robert Vaughn ? Le type avec les cheveux hérissés et le look heavy metal ?

— Ouais.

— Ne traîne pas avec eux. Je suis sérieux. Ce sont des malades. Ils piquent des bagnoles, ils braquent des magasins et tout ça.

— Je ne vais pas rester assis à te regarder faire tes devoirs tous les soirs. Trouve-toi des potes, mec.

James enfila ses baskets puis se dirigea vers la porte. Kyle semblait vexé.

— Je t’aurai prévenu. Ne viens pas pleurnicher lorsque tu te seras attiré des ennuis.



James était assis sur un mur de briques derrière la zone industrielle. Tous les membres de la bande étaient plus âgés que lui. Rob et le gros Paul avaient quinze ans, Vince quatorze. Ce dernier avait l’air d’une vraie teigne, avec son regard dur, ses cheveux décolorés et son nez cassé. Son frère, le petit Paul, un petit brun au teint jaune, avait douze ans.

Rob lui tendit une cigarette. Il avoua qu’il ne fumait pas. Il regrettait de ne pas passer pour un mec cool à leurs yeux, mais il valait mieux être honnête que finir plié en deux sur le trottoir à cracher ses poumons.

— Je me fais chier, dit le petit Paul. On fait quoi ?

Ils gravirent une clôture et pénétrèrent dans un parking. Vince et Rob actionnèrent méthodiquement la poignée de la porte arrière de chaque voiture.

— Bingo ! s’exclama ce dernier.

Il examina le contenu du coffre et en sortit une trousse à outils. Il la posa sur le sol et fit glisser la fermeture Éclair.

— Tu es prêt à foutre la merde, James ? demanda-t-il.

Chacun des garçons de la bande s’arma d’un outil. James choisit un marteau.

Il ignorait ce que ses camarades avaient en tête. Il était nerveux, mais marcher en bande au milieu de la rue, marteaux et clefs anglaises à la main, avait quelque chose d'excitant. Quelques mètres devant eux, une femme changea de trottoir en courant. Vince s'arrêta devant une Mercedes flambant neuve.

— On y va ! hurla Rob.

Sur ces mots, il abattit son marteau dans le pare-brise arrière de la voiture. Un signal d'alarme retentit. Les autres garçons se joignirent à lui. James hésita, puis s'attaqua à une vitre latérale, détruisit le rétroviseur et enfonça la portière. En vingt secondes, la voiture fut réduite à l'état d'épave, phares et fenêtres brisés. Vince siffla le signal de la retraite. Ils détalèrent, pulvérisant deux autres pare-brise au passage.

Ils s'engouffrèrent dans une ruelle et débouchèrent sur une place encadrée d'immeubles de béton. James était à bout de souffle, mais il était comme dopé par l'adrénaline. Ils escaladèrent une palissade et trouvèrent refuge dans un parc de jeux. Leur haleine produisait des petits nuages blancs dans l'air glacé. James éclata de rire, malgré le point de côté qui le torturait. Rob posa une main sur son épaule.

— Bienvenue dans la bande, mon vieux.

— C'était génial.

La peur, la fatigue et l'excitation lui faisaient tourner la tête. Ce qu'il venait d'accomplir lui semblait irréel.

8. Joyeux anniversaire

James avait le sentiment que son existence n'avait plus aucun sens. Chaque jour était semblable au précédent. Il se levait, allait au collège, regagnait le centre puis jouait au foot ou traînait en compagnie de Rob Vaughn et de sa bande. Il ne se couchait jamais avant minuit, car il ne parvenait à trouver le sommeil que lorsqu'il était épuisé. Il pensait sans cesse à Lauren et à sa mère.

Depuis le drame survenu trois semaines plus tôt, il n'avait vu sa sœur qu'une fois, à l'occasion des funérailles. Ron lui avait communiqué un faux numéro de téléphone. Il avait dit à Jennifer Mitchum que James avait une mauvaise influence sur Lauren. Il ne voulait pas le voir traîner près de sa fille.



— Tu sens mauvais, dit Kyle.

James s'assit au bord de son lit en se frottant les yeux. Il avait dormi avec son maillot d'Arsenal et son pantalon de jogging.

— Tu portes les mêmes chaussettes depuis des siècles.

— Tu n'es pas ma mère, Kyle.

— Ta mère ne dormait pas dans ta chambre. Elle n'avait pas à supporter tes odeurs corporelles.

James contempla ses chaussettes grisâtres. Elles exhalaient une puanteur discrète, mais il s'y était habitué.

— D'accord, dit-il. Je vais prendre une douche.

Kyle jeta un paquet de Twix sur son lit.

— Joyeux anniversaire, lâcha-t-il. J'aurais mieux fait de t'acheter du déodorant pour tes douze ans.

James était ravi que son compagnon s'en soit souvenu. Ce n'était pas grand-chose, mais un geste généreux de la part de quelqu'un qui recevait trois livres par semaine.

— Allez, file à la douche. Tu es convoqué au commissariat, aujourd'hui. Rachel m'a demandé de te passer le message.

James remarqua que Kyle avait mis du gel dans ses cheveux noirs. Son uniforme était impeccable, sa chemise repassée et sa cravate nouée juste à la bonne longueur, contrairement à celle de la plupart des garçons du collège, qui ne dépassait jamais les dix centimètres. Il contempla ses ongles et passa une main dans ses cheveux gras. Sa vie était un chaos. Il éclata de rire.



Rachel était d'une humeur exécrationnelle. La voiture était surchauffée, les bouchons inextricables et le parking du commissariat bondé.

— Je ne peux pas me garer. Je vais te déposer. Tu as de l'argent pour rentrer en bus ?

— Oui, assura James.

Il quitta le véhicule et gravit les marches du poste de police. Il portait un pantalon en toile, un sweat-shirt neuf, et s'était même donné un coup de peigne au sortir de la douche. Selon les garçons du centre, recevoir un avertissement de la police n'avait rien de dramatique, mais il n'en menait pas large.

— Asseyez-vous, dit la femme policier qui se tenait derrière le guichet, en désignant une rangée de chaises.

James patienta plus d'une heure. Une foule de gens se présentèrent à l'accueil. La plupart venaient signaler un vol de voiture ou de téléphone portable.

Un policier à la silhouette athlétique et à la moustache soigneusement taillée vint se planter devant lui.

— James Choke ?

James se leva. L'homme lui serra la main à lui faire mal.

— Je suis le sergent Peter Davies, responsable de la prise en charge des mineurs.

Ils montèrent à l'étage et s'installèrent dans un box d'interrogatoire. Le policier sortit d'un tiroir métallique un tampon encreur et une fiche cartonnée.

— Donne-moi ta main droite et laisse-toi faire.

Il pressa l'extrémité des doigts de James sur le tampon, puis les roula l'un après l'autre sur la fiche. Ce dernier aurait aimé posséder une copie de ses empreintes digitales. Elles auraient fait un effet terrible sur le mur de sa chambre.

— Il s'agit d'une mesure de précaution. Est-ce que tu as des questions ?

James haussa les épaules. Le sergent Davies consulta un document à en-tête des services de police.

— Le neuf octobre dernier, au collège Holloway Dale, tu as violemment attaqué l'une de tes camarades de classe, Samantha Jennings. Au cours de l'agression, elle a reçu une profonde coupure à la joue qui a nécessité la pose de huit points de suture. Au cours du même incident, tu t'en es également pris à ton professeur, Miss Cassandra Voolt, et tu lui as infligé une blessure au dos. Comme il s'agit de ton premier signalement auprès de nos services, nous nous contenterons d'un avertissement formel. Admets-tu avoir commis les actes qui te sont reprochés ?

— Oui.

— Si tu commets un autre délit avant l'âge de dix-huit ans, ces informations seront transmises au magistrat chargé d'instruire la procédure, et il est probable que ta peine sera aggravée.

Le sergent Davies lui adressa un sourire réservé.

— Tu as l'air d'un garçon bien, James.

— Je n'ai pas voulu la blesser. Je voulais juste qu'elle la ferme.

— Ne me dis pas que tu n'es pas responsable de ce qui est arrivé à ta camarade. Lorsqu'on fait usage de la violence, il faut en

affronter les conséquences. La stupidité n'est pas une circonstance atténuante.

James hocha la tête.

— Vous avez raison.

— Je ne veux plus te revoir ici. C'est compris ?

— J'espère que ça n'arrivera pas.

— Tu n'as pas l'air très sûr de toi. Sais-tu quelle peine tu encourrais si tu étais majeur ?

— Aucune idée.

— Deux ans de prison. Tu avais conscience de ça ?

— Non, murmura James en baissant les yeux.

...

James était soulagé d'en avoir terminé avec cette leçon de morale. Les garçons de la bande avaient raison. Ce n'était pas pire que de se faire remonter les bretelles par le principal du collège.

Il avait emporté un peu d'argent pour s'offrir un cadeau d'anniversaire. Il se paya un jeu PlayStation et un survêtement Nike, puis il déjeuna chez *Pizza Hut*. Lorsqu'il fut certain qu'il était trop tard pour qu'on le renvoie au collège, il regagna le centre.

...

Il glissa son nouveau jeu dans la console, puis perdit toute notion du temps. À son retour, Kyle s'assit au bord du lit, comme à son habitude, et sentit une bosse inhabituelle sous sa couette. Il la souleva et découvrit le maillot d'Arsenal de son camarade de chambre.

— Qu'est-ce que cette loque puante fait dans mon lit ?

James avait prévu que son compagnon serait furieux. C'était un maniaque de l'hygiène. Kyle souleva le maillot du bout des doigts, et un discman flambant neuf glissa sur le matelas.

— James, tu l'as volé ?

- Je savais que tu dirais ça. J'ai laissé la facture dans la boîte.
- C'est pour moi ?
- Tu n'arrêtes pas de te plaindre que le tien a un faux contact.
- Où as-tu trouvé l'argent ?

Il aimait bien Kyle, mais il ne lui faisait pas confiance au point de lui parler de sa planque.

— J'ai attaché une vieille dame à un arbre et je l'ai battue pour lui voler sa retraite.

— Sérieusement, où as-tu trouvé soixante livres ?

— Bon, tu comptes le prendre ou me poser des questions débiles toute la soirée ?

— C'est super sympa. J'espère juste que tu n'as pas fait de bêtise. Dès que j'aurai touché mon argent de poche, je t'achèterai le déodorant que je t'ai promis. Il y a urgence.

— Merci d'avance pour cette délicate attention.

— Tu veux faire quelque chose ce soir, pour fêter ça ? Aller au cinéma ou un truc dans ce genre ?

— Non. J'ai prévu de sortir avec Rob et la bande.

— J'aimerais vraiment que tu arrêtes de traîner avec ces tarés. James était contrarié.

— Et moi, j'aimerais que tu arrêtes de me faire la leçon.



Il gelait à pierre fendre. Comme tous les soirs, James et les garçons de la bande étaient assis sur le muret, derrière la zone industrielle. Depuis la première fois qu'il les avait accompagnés, ils n'avaient fait que discuter en fumant cigarette sur cigarette. Le gros Paul avait bien frappé un élève de l'école privée voisine pour lui voler son téléphone portable et son portefeuille, mais, cet après-midi-là, James ne se trouvait pas en leur compagnie.

Le gang le félicita pour son premier avertissement. Vince précisa qu'il avait été arrêté à quinze reprises, qu'il avait une

demi-douzaine de procès en cours et encourait une peine d'un an dans un centre de correction.

— Je m'en fous, dit-il. Mon frère est déjà là-bas. Mon père et mon grand-père sont en prison.

— Super famille, lâcha James.

Rob et le gros Paul éclatèrent de rire. Vince lui jeta un regard sinistre.

— Si tu dis encore un truc sur ma famille, James, je te bute.

— Excuse-moi. J'aurais pas dû.

— Lèche le trottoir.

— Quoi ? Eh, j'ai dit que j'étais désolé.

— Laisse tomber, dit Rob. C'était juste une blague.

— J'ai dit : *lèche le trottoir*. Et je ne le répéterai pas une troisième fois.

S'attaquer physiquement à Vince relevait du suicide. James descendit du muret et s'accroupit. Dans cette position, il se sentait vulnérable. Son adversaire pouvait à tout moment se jeter sur son dos ou le frapper au visage. Mais il n'avait pas le choix. Il plaqua ses mains sur l'asphalte, se pencha en avant et posa la pointe de sa langue sur le sol glacé. Il essuya sa bouche d'un revers de manche puis se releva, espérant que Vince s'estimerait satisfait.

— Vous savez ce qui nous réchaufferait ? demanda Rob pour détendre l'atmosphère. Une bonne bière.

— Personne n'acceptera de nous servir dans le coin, dit le petit Paul. Et on a pas un rond.

— Il y a ce magasin d'alcool, en haut de la rue. Le vendeur range des packs de vingt-quatre tout près de la porte. On pourrait entrer, en piquer un et nous barrer en courant avant que ce gros lard ait le temps de réagir.

— Qui s'y colle ? demanda le petit Paul.

— Qui fête son anniversaire, aujourd'hui ? ricana Vince.

James pensa à l'humiliation qu'il venait de subir. Une occasion se présentait de redorer son blason aux yeux de ses camarades. En outre, Vince prenait toute manifestation de faiblesse pour une

invitation au carnage. Mais le souvenir de sa convocation au poste de police était encore frais dans sa mémoire.

— Mec, dit-il, je viens juste d’avoir un avertissement.

— Si tu veux continuer à traîner avec nous, il va falloir prouver que tu en as.

— Non, je rentre au centre. De toute façon, je m’emmerde avec vous.

Vince le saisit par le cou et le plaqua contre le mur.

— Tu vas faire ce que je te dis.

— Fous-lui un peu la paix, nom de Dieu, dit Rob.

Le garçon lâcha prise. James hocha la tête en direction de Rob, en signe de remerciement.

— Tu devrais faire ce qu’il te demande, dit ce dernier. Et puis j’ai pas trop apprécié que tu dises que tu t’emmerdes avec nous.

James commençait à regretter de ne pas avoir prêté attention aux avertissements de Kyle.

— OK, dit-il, réalisant qu’il n’avait plus le choix. Je vais m’en charger.

La bande s’arrêta devant la vitrine du magasin. Le gros Paul gardait une main posée sur l’épaule de James pour s’assurer qu’il ne leur fausse pas compagnie.

— Magne-toi, dit-il. Tu entres, tu sors, l’affaire est dans le sac.

Les nerfs à vif, il pénétra dans la boutique. Il faisait chaud. Il frotta ses mains glacées et rassembla tout son courage.

— Je peux t’aider, petit ? demanda le vendeur.

James n’avait aucune raison de se trouver là. L’homme savait que quelque chose ne tournait pas rond. James s’empara d’un pack de bière. Il était trop lourd pour ses doigts engourdis.

— Repose ça, espèce de...

James tourna les talons et saisit la poignée de la porte. Elle ne bougea pas d’un millimètre. Vince et le gros Paul maintenaient la porte fermée de l’extérieur.

— Laissez-moi sortir ! hurla-t-il en frappant à la vitre.

Le vendeur bondit par-dessus le comptoir.

— S'il vous plaît, supplia James.

Vince lui adressa un sourire cruel et lui fit un doigt d'honneur.

— Tu es coincé, tu es coincé ! répétait le petit Paul en sautillant de joie.

L'homme ceintura James puis le tira vers l'arrière-boutique.

— Passe une bonne nuit en prison, sale tapette, lança Vince avant de lâcher la porte et de s'éloigner à la hâte en compagnie du gros Paul.

James cessa de se débattre. Il n'avait plus aucun espoir de s'échapper. Le vendeur le fit asseoir sur une chaise puis il appela la police.



Il avait passé trois heures sur une banquette, adossé au mur couvert de graffitis, la tête dans les genoux. On lui avait confisqué ses chaussures et vidé le contenu de ses poches. Une odeur infecte planait dans la cellule, un mélange de désinfectant industriel et de tout ce qu'un corps humain pouvait produire de plus fétide.

Le sergent Davies déverrouilla la grille et entra. James avait espéré qu'on confierait son dossier à un autre policier. Il leva la tête, nerveux, s'attendant à le voir exploser de rage, mais l'homme semblait trouver la situation plutôt amusante.

— Tu as la mémoire courte, mon garçon. Attends, laisse-moi deviner. Tu pensais t'en être tiré facilement, c'est ça ? Tu avais besoin de quelques bières pour fêter ça ? Je me trompe ?

Il le conduisit jusqu'au box d'interrogatoire où les attendait Rachel. La jeune femme, visiblement furieuse, lui jeta un coup d'œil assassin. Sans cesser de sourire, le policier glissa une cassette dans un magnétophone puis pressa la touche enregistrement.

— James, demanda-t-il, je dois te signaler que le magasin où tu as été arrêté était équipé de trois caméras de surveillance. Admets-tu avoir essayé d'y commettre un vol ?

— Oui, monsieur.

— Sur la vidéo, on voit distinctement deux espèces de chimpanzés t'empêcher de sortir. Pourrais-tu me dire de qui il s'agit ?

— Aucune idée.

Il était hors de question de livrer à la police quatre des pensionnaires les plus violents du centre Nebraska. Il tenait trop à la vie.

— Pourquoi ne pas me dire la vérité ? Je sais que c'est à cause d'eux que tu te trouves ici.

— Je ne les ai jamais vus avant ce soir, insista James.

— Moi, je trouve qu'ils ressemblent drôlement à Vincent St John et Paul Puffin. Ces noms te disent quelque chose ?

— Jamais entendu parler.

— Comme tu voudras. Cet interrogatoire est terminé.

Le sergent Davies interrompit l'enregistrement.

— Quand on joue avec le feu, on se brûle. Et traîner avec ces deux-là, c'est comme jouer avec de la dynamite.

— J'ai fait une connerie. Quelle que soit ma punition, je la mérite.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu vas être déféré devant le tribunal des enfants. Le juge te collera sans doute une amende de vingt livres. Mais ce n'est qu'un début, mon garçon.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— J'ai connu des centaines de garçons comme toi. Ça commence toujours pareil. Au début, ce n'étaient que des gamins turbulents qui faisaient beaucoup de bêtises. Puis il leur a poussé des boutons et des poils au menton, et ils se sont mis à collectionner les embrouilles, mais rien de vraiment sérieux. Et puis un jour, ils ont commis un acte vraiment stupide. Un coup de couteau, un deal de shit, un vol à main armée, j'en passe et des meilleures. À seize ou dix-sept ans, ils se sont retrouvés en cabane pour sept longues années. Tu peux encore t'en sortir, mais si tu ne commences pas à réfléchir à la portée de tes actes, tu passeras la moitié de ta vie en prison.

9. Trou noir

James jeta un regard circulaire à la pièce. Plus claire que sa cellule du centre Nebraska, elle ressemblait à celle où il avait séjourné, quelques années plus tôt, en compagnie de sa mère et de sa sœur, lors d'un séjour à Disney World, en Floride. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait. C'était une chambre individuelle équipée d'une télé, d'une bouilloire électrique et d'un réfrigérateur. Il se souvenait que Jennifer Mitchum, la psychologue, l'avait convoqué dans son bureau à son retour du poste de police, puis plus rien. Le trou noir.

Il jeta un coup d'œil sous la couette et réalisa qu'il était nu. Il s'assit au bord du lit et regarda par la fenêtre. La chambre, située à un étage élevé, dominait une piste d'athlétisme où des enfants de son âge, chaussés de baskets à pointes, pratiquaient des étirements. Plus loin, d'autres pensionnaires assistaient à une leçon de tennis sur un cours en terre battue. À l'évidence, s'il se trouvait dans un orphelinat, c'était un établissement infiniment plus luxueux que le trou à rats où il avait passé ces derniers jours.

Des vêtements étaient posés sur le carrelage : des chaussettes et un caleçon blancs, un T-shirt orange impeccablement repassé, un pantalon de treillis kaki et une paire de rangers. Il se pencha pour examiner ces dernières. Elles sentaient le cuir. Les semelles étaient noires et brillantes. Elles étaient neuves.

Aux yeux de James, l'aspect militaire de la tenue était inquiétant. Il se demandait s'il ne se trouvait pas dans un centre de redressement destiné aux jeunes délinquants récidivistes. Il

enfila les sous-vêtements et étudia le logo imprimé sur le T-shirt : un bébé ailé assis sur un globe où l'on devinait les contours de l'Europe et du continent américain. Au-dessous figurait l'inscription *CHERUB*. Ce mot n'éveillait rien dans son esprit.

Il quitta la chambre et s'aventura dans un couloir arpenté par des pensionnaires vêtus de la même tenue. Leurs T-shirts frappés du logo *CHERUB* étaient noirs ou gris.

Il s'adressa à jeune homme qui marchait dans sa direction.

— Où est-ce que je suis ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas le droit de parler aux *orange*, dit le garçon, sans ralentir le pas.

James aperçut deux jeunes filles au bout du couloir.

— Salut, dit-il. Je viens d'arriver. Je ne sais pas ce que je suis censé faire.

— Je n'ai pas le droit de parler aux *orange*, répliqua l'une d'elles.

Sa camarade lui adressa un sourire.

— Je n'ai pas le droit de parler aux *orange*, dit-elle à son tour.

Sur ces mots, elle désigna un ascenseur puis tendit l'index vers le bas.

— J'ai compris, lâcha James.

D'autres garçons et filles se trouvaient dans l'ascenseur, accompagnés d'un adulte portant la tenue réglementaire et un T-shirt blanc.

— Pouvez-vous me dire où...

— Je n'ai pas le droit de parler aux *orange*, dit l'homme en pointant un doigt vers le sol.

Jusqu'alors, James avait cru qu'il s'agissait d'un rituel d'initiation réservé aux nouveaux venus, mais il n'imaginait pas qu'un adulte puisse participer à un tel canular. Soudain, il comprit que son geste signifiait qu'il devait se rendre au rez-de-chaussée.

Les portes s'ouvrirent sur un vaste hall de réception. Derrière les baies vitrées, il aperçut, au centre d'une pelouse, une fontaine d'où s'élevait un jet d'eau, une sculpture représentant un globe

terrestre surmonté d'un bébé ailé, semblable au logo figurant sur son T-shirt. Il s'approcha du guichet d'accueil où se tenait une femme d'âge mûr.

— S'il vous plaît, ne me dites pas que vous n'avez pas le droit de parler aux *orange* ! Je veux juste savoir où...

Il ne put achever sa phrase.

— Bonjour, James. Le docteur McAfferty t'attend dans son bureau.

Sans ajouter un mot, elle le guida vers un couloir et frappa à une double porte.

— Entrez, fit une voix qui trahissait un léger accent écossais.

James pénétra dans une pièce dont les murs, à l'exception de deux hautes fenêtres et d'une cheminée, étaient entièrement recouverts de livres reliés de cuir. Un homme au crâne dégarni, grand et mince, d'une soixantaine d'années, se leva de son bureau pour lui serrer la main avec énergie.

— Bienvenue au campus de CHERUB, James. Je suis le docteur McAfferty, directeur de cet établissement. Mais tout le monde m'appelle Mac. Assieds-toi, s'il te plaît.

James tira l'une des chaises placées devant le bureau.

— Non, pas ici. Installons-nous près de la cheminée. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Ils s'installèrent dans de profonds fauteuils de cuir. James ne s'attendait pas à un tel traitement. Il se demandait si son hôte n'allait pas poser une couverture sur ses genoux et lui servir une tasse de thé.

— Je sais que ça peut paraître dingue, mais je vous avoue que je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je suis arrivé ici.

Mac sourit.

— La personne qui t'a conduit jusqu'à nous t'a administré une piqûre sédatrice pour t'aider à dormir. C'était plutôt agréable, non ? Je suppose que tu ne ressens aucun effet secondaire.

James haussa les épaules.

— Je me sens reposé. Mais pourquoi vous m'avez drogué ?

— Laisse-moi d'abord t'expliquer ce qu'est CHERUB. Ensuite, tu pourras me poser toutes les questions qui te viennent à l'esprit.

— Comme vous voudrez.

— Alors, quelles sont tes premières impressions ?

— On dirait que certains établissements reçoivent plus de dons que d'autres, dit James. Cet endroit est génial.

Le docteur McAfferty éclata de rire.

— Je suis heureux que tu t'y plaises. Nous hébergeons deux cent quatre-vingts pensionnaires. Nous disposons, entre autres, de quatre piscines, six courts de tennis couverts, un terrain de football, un gymnase, un stand de tir. Nous avons notre propre établissement scolaire. Les classes ne comptent pas plus de dix élèves. Chacun d'eux étudie au moins deux langues étrangères. Nous avons davantage d'étudiants admis dans les grandes universités que les meilleures écoles privées du pays. Penses-tu que tu aimerais vivre ici ?

— Oui, c'est sympa, le parc, et tout ça. Mais je suis un cancre.

— Racine carrée de quatre cent quarante et un ?

— Vingt et un, répondit James après une demi-seconde de réflexion.

— Je connais des gens très brillants qui seraient incapables de répondre à cette question, dit Mac en souriant. Et j'avoue que j'en fais partie.

— Bon, c'est vrai, je suis fort en maths, admit James, embarrassé. Mais je suis nul dans toutes les autres disciplines.

— Et pourquoi selon toi ? Parce que tu es un idiot ou parce que tu ne travailles pas ?

— Je m'ennuie en cours, et je finis toujours par faire des bêtises.

— Pour être admis parmi nous, chaque pensionnaire doit remplir deux critères. *Primo*, il doit réussir l'examen d'entrée. *Secundo* – et j'admets que c'est plus inhabituel –, il doit accepter de faire partie des services de renseignements britanniques.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda James, persuadé qu'il avait mal entendu.

— De devenir un agent secret, James. CHERUB fait partie de l'Intelligence Service.

— Mais il n'y a que des enfants ici !

— C'est exact. Car ils peuvent se charger de missions que des adultes seraient incapables de remplir. D'ailleurs, c'est ainsi qu'agissent de nombreux criminels. Prenons un exemple, si tu le veux bien : un cambrioleur frappe à la porte d'une vieille dame, au beau milieu de la nuit. Bien entendu, elle se méfie. L'homme a beau supplier, prétendre qu'il a eu un accident, jurer qu'il est à l'agonie, elle appelle une ambulance, peut-être, mais elle ne le laisse pas entrer. Maintenant, imagine que la même vieille dame trouve un jeune garçon en pleurs sur le seuil de sa porte. *Madame, mon père a eu un accident. Il ne bouge plus. S'il vous plaît, aidez-moi.* Crois-moi, la femme ouvre la porte immédiatement. Le père du garçon peut alors bondir de sa cachette, assommer sa victime et dérober les économies cachées sous son matelas. Les gens ne se méfient pas des enfants. C'est pour cette raison que les criminels les emploient. Nous, à CHERUB, nous les prenons à leur propre piège. Nous mettons en œuvre leurs propres techniques pour les jeter en prison.

— Pourquoi vous m'avez choisi ?

— Parce que tu es intelligent, en bonne condition physique et que tu ne crains pas de te fourrer dans les pires situations.

— Vous êtes le premier à me féliciter de collectionner les conneries.

— Nous sommes à la recherche de jeunes gens ayant le goût du risque. Certaines de tes tendances pourraient te valoir la prison dans le monde normal. Ici, nous les considérons comme des qualités.

— Tout ça est plutôt tentant. Mais c'est pas un peu dangereux ?

— La plupart des missions comportent peu de risques. CHERUB est en activité depuis plus de cinquante ans. Au cours de cette période, quatre de nos agents ont perdu la vie, et quelques-uns ont été gravement blessés. Statistiquement, autant d'enfants

ont trouvé la mort au cours d'accidents de la route dans les établissements scolaires d'une taille comparable. Mais, bien entendu, de notre point de vue, c'est quatre de trop. Je suis directeur de ce service depuis dix ans, et je n'ai eu à déplorer qu'un vilain cas de malaria et une blessure par balle à la jambe. Tous les ordres de mission sont soumis à l'approbation d'un comité d'éthique. Nous ne confions jamais à un agent une tâche qui pourrait être effectuée par un adulte. Chaque agent est tenu informé de tous les détails de l'opération. Il a le droit de refuser d'y prendre part et de se retirer à toute étape de son déroulement.

— Qu'est-ce qui m'empêche de refuser votre proposition, de sortir d'ici et de parler à tout le monde de votre organisation ?

Mac se raidit dans son fauteuil, visiblement mal à l'aise.

— On dit qu'un secret est fait pour être brisé, James, mais pourquoi ferais-tu ça ?

— Ça ferait un article formidable.

— Sans doute. Maintenant, imagine que tu composes le numéro d'un quotidien national. Tu tombes sur la standardiste. Qu'est-ce que tu lui dis ?

— Hum... Il existe un service d'espionnage qui n'emploie que des enfants. J'ai visité leur centre.

— Très bien. Et où se trouve-t-il ?

— Je ne sais pas... Ah, je vois. C'est pour ça que j'ai été drogué, n'est-ce pas ?

Mac hocha la tête.

— Exactement, James. Question suivante de la standardiste : avez-vous ramené la moindre preuve ?

— Eh bien...

— Tu seras fouillé avant de partir, James.

— Alors je suppose que non.

— Connaissez-vous une personne ayant un lien avec cette organisation ?

— Non.

— Possédez-vous le moindre indice ?

— Non.
— Penses-tu que le journal publierait ton histoire, James ?
— Non.
— Si tu parlais de tout ça à ton meilleur ami, penses-tu qu'il te croirait ?

— C'est bon, j'ai compris. Je n'ai plus qu'à la boucler.

Mac sourit.

— Parfaitement résumé, James. D'autres interrogations ?

— Je me demande ce que signifie CHERUB.

— Excellente question. C'est le premier directeur du service qui a trouvé ce sigle. Il a aussitôt fait imprimer six mille feuilles de papier à en-tête. Malheureusement, ses relations avec sa femme étaient pour le moins orageuses, et elle l'a abattu d'une balle de gros calibre au cours d'une dispute conjugale, avant qu'il ait pu dire à quiconque ce que signifiaient ces initiales. Tout cela se passait juste après la guerre, et il était hors de question de mettre tout ce matériel à la poubelle. Le sigle CHERUB a donc été conservé. Si tu as une idée de ce que ça peut signifier, n'hésite pas à me tenir au courant. C'est un peu embarrassant, dans certaines circonstances.

— Je ne sais pas si je dois vous croire, dit James.

— Tu as peut-être raison. Mais pourquoi te mentirais-je ?

— Peut-être que la signification réelle de ce sigle pourrait me fournir des indices concernant la localisation du campus. Peut-être contient-il le nom de quelqu'un, ou de quelque chose d'important.

— Et tu essaies de me convaincre que tu ne ferais pas un bon agent...

James ne put s'empêcher de sourire.

— Quoi qu'il en soit, James, tu peux passer l'examen d'entrée, si tu le souhaites. Si tu réussis, je t'offrirai une place dans notre organisation. Tu retourneras alors au centre Nebraska, et tu auras deux jours pour prendre une décision définitive. L'examen comporte cinq épreuves et il durera tout le reste de la journée. Es-tu prêt ?

— Oui, je crois.

10. Sur le gril

À bord d'une voiture de golf, Mac conduisit James jusqu'à un bâtiment de style traditionnel japonais. Ils traversèrent un jardin zen de sable et de galets, puis contournèrent un bassin peuplé de poissons rouges.

— Ce bâtiment est récent, dit l'homme. L'une de nos pensionnaires a démantelé un trafic de faux médicaments. Elle a épargné des milliers de vies et permis à une compagnie pharmaceutique japonaise de sauver des milliards de yens. La récompense que cette société a offerte aux services de renseignements britanniques a permis de faire construire ce nouveau dojo.

— Un dojo ?

— C'est un mot japonais qui désigne une salle d'entraînement consacrée aux arts martiaux.

À l'intérieur, une trentaine d'élèves vêtus de kimonos répétaient inlassablement les mêmes prises, adoptant des postures compliquées ou se laissant renverser brutalement sur le sol avant de se redresser d'un bond, sans effort apparent. Une femme asiatique au visage austère marchait parmi eux, s'arrêtant de temps à autre pour adresser des critiques dans un mélange d'anglais et de japonais dont James ne comprenait pas un traître mot.

Mac conduisit son élève jusqu'à une petite pièce au sol recouvert de fins matelas bleus. Un garçon brun et maigre au regard vif, la taille de son kimono serrée par une ceinture noire, y pratiquait des étirements. James le dominait de dix bons centimètres.

— Enlève tes chaussures, dit Mac. As-tu déjà pratiqué les arts martiaux ?

— J'ai pris deux ou trois leçons, quand j'avais huit ans. J'ai trouvé ça ennuyeux. Le gymnase était vieux et sale, pas comme ici.

— Je te présente Bruce, ton partenaire.

Le garçon s'inclina puis lui tendit la main. James serra vigoureusement ses doigts osseux. Il était confiant. Ce gamin devait sans doute connaître une ou deux astuces d'ordre technique, mais sa petite taille et son faible poids jouaient en sa défaveur.

— Voici les règles, annonça Mac. Le premier à gagner cinq manches remportera le combat. Vous avez le droit de mettre fin à une manche en criant *je me soumets* ou en frappant le sol de la paume de la main. En outre, vous pouvez abandonner en déclarant forfait à tout moment. Tous les coups sont permis, à l'exception des attaques au bas-ventre et aux yeux. M'avez-vous bien compris ?

Les deux garçons hochèrent la tête. Mac tendit un protège-dents à James.

— Préparez-vous pour la première manche.

Ils se placèrent au centre de la pièce.

— Je vais te casser le nez, dit Bruce avec le plus grand calme.

James sourit.

— Tu peux toujours rêver, nabot.

— Combattez, lâcha Mac.

Bruce effectua un assaut fulgurant. James n'eut pas le temps d'esquisser un geste. Frappé en plein visage, il chancela vers l'arrière. Un filet de sang jaillit de son nez. Il sentit ses jambes se dérober et roula sur le sol. Son adversaire le retourna sur le ventre, saisit l'un de ses poignets, lui imprima une torsion douloureuse puis plaqua sa main libre sur son visage sanglant.

— Je me soumets, gémit James sans desserrer les mâchoires.

Bruce s'écarta. Le combat n'avait pas duré plus de cinq secondes. James épongea le sang qui coulait de son menton sur la manche de son T-shirt.

— Prêts ? demanda Mac.

James éprouvait des difficultés à respirer.

— Un instant, dit Bruce. Est-il droitier ou gaucher ?

James profita de ces quelques secondes de répit pour s'interroger. Pourquoi diable Bruce avait-il posé cette question ?

— De quelle main écris-tu ? lui demanda Mac.

— De la gauche.

— Entendu. Reprenez le combat.

Cette fois, se refusant à essuyer le premier coup, James bondit sur son adversaire, qui esquiva la charge avec une facilité déconcertante. Il se sentit soulevé par les épaules, puis projeté violemment sur le sol. Bruce s'assit à califourchon sur sa poitrine et referma violemment ses cuisses sur sa cage thoracique. James se débattit en vain, incapable de respirer. Le garçon saisit son bras droit puis tordit son pouce jusqu'à ce qu'il émette un craquement sinistre.

James poussa un hurlement. Bruce brandit un poing menaçant puis cracha son protège-dents.

— Si tu ne te soumet pas, je te frappe au visage une deuxième fois.

James contempla avec effroi la main qu'il avait serrée quelques minutes plus tôt avec tant de confiance.

— Je me soumet, dit-il.

Il se redressa maladroitement en serrant son pouce. Il avait un goût de sang dans la bouche. Le sol était constellé de taches écarlates.

— Veux-tu continuer ? demanda Mac.

Il hocha la tête. Les deux adversaires se firent face pour la troisième fois. James savait désormais qu'il n'avait aucune chance. Le sang l'aveuglait, et sa main droite était si douloureuse qu'il ne pouvait pas bouger un doigt. Mais il était furieux et déterminé à porter un coup, quoi qu'il en coûte.

— S'il te plaît, abandonne, implora Bruce. Je pourrais te blesser gravement.

James passa à l'attaque sans même attendre que Mac donne le signal. Il reçut un coup de talon à l'estomac et se plia en deux, pris

de vertiges. Des taches vertes et bleues dansèrent devant ses yeux. Il sentit qu'on lui tordait le bras.

— Je vais le casser, cette fois, dit Bruce. Ce n'est pas ce que je souhaite.

James comprit alors que toute résistance était inutile.

— J'abandonne, murmura-t-il. Je déclare forfait.

Bruce recula puis adressa un sourire à son adversaire.

— Tu t'es bien battu.

— Je crois que tu m'as cassé le pouce.

— Il est juste déboîté. Fais voir.

James tendit la main.

— Ça va faire mal, dit le garçon.

Il pressa violemment l'articulation et l'os regagna son logement en craquant. La douleur fut si vive que James tomba à genoux.

Bruce éclata de rire.

— Tu trouves ça douloureux ? Un jour, quelqu'un m'a infligé neuf fractures à la même jambe.

James n'avait pas le cœur à plaisanter. Son nez le faisait tant souffrir qu'il avait l'impression que sa tête allait s'ouvrir en deux. Mais il était trop fier pour pleurer.

— Es-tu prêt pour l'épreuve suivante ? demanda Mac.



James était assis dans une salle meublée de dizaines de tables identiques. Il comprenait enfin pourquoi Bruce avait tenu à savoir s'il était gaucher ou droitier. Sa main blessée le faisait atrocement souffrir. Il était seul à passer l'examen. Des boules de coton sanglantes dépassaient de ses narines et ses vêtements étaient déchirés.

— Il s'agit d'un simple test scolaire, James. Des questions pour mesurer tes compétences verbales et mathématiques. Tu as quarante-cinq minutes.

Les questions se faisaient plus complexes à mesure qu'il

tournait les pages. En temps normal, elles n'auraient rien eu d'insurmontable, mais James souffrait le martyre et, chaque fois qu'il fermait les yeux, il avait l'impression que la pièce tournoyait autour de lui. À la fin du temps qui lui avait été imparti, il laissa trois pages inachevées.



À l'heure du déjeuner, James avait retrouvé l'usage de sa main droite et son nez avait cessé de saigner. Mais il n'était pas d'humeur à se réjouir. Il avait la certitude d'avoir échoué aux deux premières épreuves.

Lorsqu'il pénétra dans la cafétéria bondée, tous les pensionnaires se turent. Il essuya trois « *je ne parle pas aux orange* » avant que l'un d'entre eux ne pointe un index en direction des couverts. James choisit un plat de lasagnes et une appétissante mousse au citron saupoudrée de pépites de chocolat. Il prit place à une table inoccupée et réalisa qu'il n'avait rien mangé depuis la veille. Il mourait de faim. Il constata avec plaisir que la nourriture du campus était infiniment meilleure que les plats surgelés du centre Nebraska.



— Tu aimes le poulet, James ?

— Bien sûr.

James et Mac se trouvaient seuls dans une minuscule remise, de part et d'autre d'une table sur laquelle était posée une cage contenant un poulet.

— Tu aimerais manger celui-là ?

— Il est vivant.

— Je ne suis pas aveugle, James. Serais-tu prêt à le tuer ?

— Jamais de la vie.

— Et pourquoi pas ?

- C'est cruel.
- Es-tu en train de me dire que tu es végétarien ?
- Non.
- Ainsi, tu trouves cruel de tuer un poulet mais tu ne vois pas d'objection à ce qu'il atterrisse dans ton assiette ?
- Je ne sais pas. J'ai douze ans, j'avale ce qu'on me sert sans me poser de questions.
- James, je veux que tu tues ce poulet.
- Cette épreuve est complètement débile. Qu'est-ce que je suis censé prouver ?
- Je ne ferai pas de commentaire avant la fin de l'examen. Allez, tue-le. De toute façon, si tu ne le fais pas, un cuisinier s'en chargera. Pourquoi ne pas le soulager de ce sale boulot ?
- Il est payé pour ça.
- Mac sortit son portefeuille de sa veste et posa un billet de cinq livres sur la table.
- Voilà ton salaire, James. Maintenant, fais ton travail.
- Je...
- James était à bout d'arguments. Il était pressé de se débarrasser au plus vite de cette corvée et de passer à l'épreuve suivante.
- D'accord. Comment je m'y prends ?
- Mac lui tendit un stylo-bille.
- Frappe sous la tête. Si tu es habile, tu sectionneras l'artère principale et la trachée. Il devrait mourir en moins de trente secondes.
- C'est atroce.
- Essaie de ne pas te tacher. L'hémorragie peut être impressionnante.
- James saisit le stylo et ouvrit la trappe de la cage.



Lorsqu'il aperçut le parcours d'obstacles, James cessa de se préoccuper pour la bouillie de plumes, de sang et de viscères qui

couvrait ses vêtements. C'était une succession d'échelles de cordes, de rampes verticales, de plates-formes et de poutres qui surplombaient le vide et se perdaient parmi les arbres du parc. Il constata avec anxiété que la structure s'élevait à une hauteur vertigineuse, et qu'elle n'était pas équipée de filets de sécurité.

Mac lui présenta Paul et Arif, deux garçons d'environ seize ans, d'allure athlétique, qui portaient des T-shirts CHERUB bleu marine. Tous trois se hissèrent sur une large échelle de corde, les deux plus âgés encadrant le plus jeune.

— Ne regarde jamais en bas, conseilla Arif. Sur ce parcours, le vertige sera ton pire ennemi.

Parvenu au sommet de l'obstacle, James posa ses mains sur une rampe et s'y laissa glisser, en s'efforçant d'ignorer son pouce douloureux. Puis, sous les encouragements de ses deux camarades, il franchit d'un bond l'espace d'un mètre qui séparait deux plates-formes. Ils poursuivirent leur ascension le long d'une deuxième échelle et s'engagèrent sur des planches étroites. À ce point du parcours, ils se trouvaient à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. James mit prudemment un pied devant l'autre, les yeux fixés sur la ligne d'horizon. Un vent léger faisait craquer toute la structure.

Un mètre et demi séparait les deux plates-formes suivantes. Franchir cet obstacle aurait été un jeu d'enfant au niveau du sol, mais là, face à ces deux planchettes humides, perché à cette hauteur effrayante, James se raidit. Arif prit un pas d'élan et bondit avec aisance au-dessus du vide.

— Tu ne risques rien, dit-il. Allez, nous y sommes presque.

L'attention de James fut attirée par les cris d'un oiseau qui planait au-dessus de sa tête. Instinctivement, ses yeux suivirent sa trajectoire jusqu'au sol. Il réalisa alors dans quelle situation il se trouvait et sentit la panique le gagner. Il se tourna vers le ciel. Des nuages y glissaient lentement, lui donnant l'impression qu'il basculait en arrière.

— Je ne peux pas rester debout, gémit-il. Je crois que je vais vomir.

Paul saisit sa main.

— Allez, saute.

— Je ne peux pas.

— Bien sûr que si. Si tu étais en bas, tu ne prendrais même pas d'élan.

— Mais *je ne suis pas* en bas ! rugit James. Je suis coincé à vingt mètres de haut, avec un mal de crâne insupportable, un pouce en compote et du sang de poulet plein mes vêtements !

Alors il pensa au centre Nebraska, à ses couloirs sinistres, aux prédictions du sergent Davies concernant son avenir de criminel. Ce saut valait la peine d'être tenté. Il pouvait changer sa vie.

Il prit son élan. La planche vibra violemment lorsqu'il se réceptionna. Arif le ceintura pour le stabiliser, puis ils marchèrent jusqu'à la plate-forme finale encadrée de garde-fous.

— Tu t'en sors comme un chef, lui confia le garçon. Encore un peu de courage. Nous n'avons plus qu'un obstacle à franchir.

— Quel obstacle ? s'étonna James. Nous n'avons plus qu'à descendre...

Il s'approcha du bord et remarqua les deux crochets où aurait dû être fixée l'échelle de corde. Mais elle avait été retirée.

— On doit retourner sur nos pas ?

— Non, répondit Arif. Nous devons sauter.

James n'en croyait pas ses oreilles.

— Inutile de t'inquiéter. Contente-toi de te laisser tomber. Le matelas amortira ta chute.

James regarda en bas et aperçut un rectangle bleu taché de boue.

— Et que fais-tu des branches d'arbre sur la trajectoire ?

— Oh, ça ? Ce sont tout juste des branchages. Je te conseille quand même de ne pas t'y frotter. Tu pourrais récolter de méchantes coupures.

Arif plongea le premier.

— Tu peux y aller, cria-t-il après s'être réceptionné vingt mètres plus bas.

James resta hésitant au bout de la planche. Paul le poussa dans le dos avant qu'il n'ait pu prendre sa décision.

La chute dans la frondaison fut vertigineuse. Il atteignit le matelas avec un son mat, l'avant-bras zébré de rouge, là où une branche l'avait violemment fouetté.



James n'avait jamais pu enchaîner deux brasses sans boire la tasse. Il n'avait pas eu de père pour lui apprendre à nager et sa mère n'avait jamais mis un pied à la piscine, à cause de son poids. Elle craignait qu'on ne se moque d'elle si elle osait apparaître en public vêtue d'un maillot de bain. James n'avait pratiqué la natation qu'une fois, dans le cadre d'une sortie scolaire. Deux enfants à qui il avait joué des sales tours l'avaient entraîné à l'endroit le plus profond du bassin et l'avaient abandonné. Le maître nageur avait dû le repêcher puis pratiquer le bouche-à-bouche pour le réanimer. Dès lors, il avait refusé d'enfiler un maillot de bain et passé toutes les leçons de natation à feuilleter des magazines dans les vestiaires.

James se tenait au bord de la piscine, entièrement vêtu.

— Tu dois plonger, attraper la brique qui se trouve au fond et nager jusqu'à l'autre bord, dit Mac.

James regarda la brique sous la surface scintillante et imagina ses poumons remplis d'eau chlorée. Il recula, la peur au ventre.

— Je renonce. Je ne sais pas nager.



James était de retour là où cette longue journée avait commencé, devant la cheminée, dans le bureau du docteur McAfferty.

— Fort bien. Selon toi, au vu de ces tests, crois-tu que nous devrions te proposer une place dans notre organisation ?

— J'imagine que non.

— Tu t'es bien tiré de la première épreuve.
— Je n'ai même pas réussi à le toucher.
— Bruce est un expert en arts martiaux. Bien sûr, tu aurais réussi l'épreuve si tu étais parvenu à le vaincre, mais c'était hautement improbable. Tu as déclaré forfait au moment où Bruce t'a menacé de t'infliger une grave blessure. C'est important. S'infliger une telle punition par orgueil n'a rien d'héroïque. Mieux encore, tu n'as pas exigé de te reposer avant de poursuivre l'examen et tu ne t'es pas plaint de tes blessures. Cette attitude démontre ta force de caractère et un désir sincère de faire partie de CHERUB.

— Ce type faisait de moi ce qu'il voulait. Je n'avais aucune chance.

— C'est exact, James. Au cours d'un combat réel, Bruce aurait pu t'envoyer au tapis en quelques secondes, t'assommer ou t'expédier dans l'autre monde. Tu as également obtenu un résultat honorable dans l'épreuve d'intelligence. Exceptionnel en mathématiques, moyen pour le reste. Comment penses-tu t'être sorti de la troisième épreuve ?

— J'ai tué le poulet.

— Cela signifie-t-il que tu as réussi ?

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé.

— Il s'agissait d'éprouver ton courage moral. Dans l'idéal, tu aurais dû tuer le poulet sans te poser de questions, ou refuser tout net. Je pense que tu ne t'es pas montré très brillant. À l'évidence, tu ne voulais pas tuer ce poulet, mais tu t'es laissé forcer la main. Je te mets la moyenne, parce que tu as fini par prendre une décision et mener à bien ta mission. Tu aurais échoué si tu avais tergiversé ou si tu t'étais mis en colère.

James était ravi d'avoir réussi les trois premiers tests.

— Tu as brillamment accompli la quatrième épreuve. Tu as connu quelques moments d'hésitation, mais tu as réussi à rassembler tout ton courage et franchi la totalité des obstacles. À présent, parlons du test final.

— Là, j'ai échoué, c'est certain.

— Nous savions que tu ne savais pas nager. Si tu avais plongé et ramassé la brique, tu aurais obtenu la note maximale. Si nous avions été obligés de te repêcher, tu aurais démontré ton manque de lucidité, et tu aurais échoué. Mais tu as décidé que la tâche dépassait tes capacités, et tu as renoncé avec sagesse. C'est exactement ce que nous attendions de toi. Pour conclure, James, je t'annonce que tu as réussi l'examen. Je suis heureux de t'offrir une place à CHERUB. Pour le moment, nous allons te reconduire au centre Nebraska, et tu nous donneras ta réponse définitive dans deux jours.

À suivre...

**Tu as aimé ces premiers chapitres ?
Rejoins le CLUB CHERUB sur
www.cherubcampus.fr
et tu recevras les 4 chapitres suivants !**

**En étant membre du CLUB CHERUB, tu auras
accès à de nombreux goodies et autres exclusivités :
Le droit de participer aux MISSIONS,
des logos pour créer tes propres badges CHERUB,
des chapitres en avant-première et des chapitres inédits
ainsi qu'un tas d'autres avantages réservés
aux membres du CLUB CHERUB !**

**PS : l'inscription au Club CHERUB est totalement gratuite, mais il faut réussir
un examen d'entrée chronométré pour être admis. À toi de relever le défi !**



WWW.CHERUBCAMPUS.FR

